



HAL
open science

Réseau, rhizome, maillage : à la recherche de modèles pour cartographier l'exil républicain espagnol de 1939

Eve Fourmont Giustiniani

► To cite this version:

Eve Fourmont Giustiniani. Réseau, rhizome, maillage : à la recherche de modèles pour cartographier l'exil républicain espagnol de 1939. FRISON, Hélène; SALGUES, Marie. Les réseaux : (d)écrire les liens, (dé)construire les relations, collection "Les Travaux du CREC en ligne", n°14, Université Sorbonne Nouvelle; Centre de Recherches sur l'Espagne Contemporaine, en ligne: <https://crec-paris3.fr/wp-content/uploads/2023/10/Redes-livre.pdf>, p. 172-213,, 2023, ISSN 1773-0023. hal-04245644

HAL Id: hal-04245644

<https://hal.science/hal-04245644>

Submitted on 17 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Réseau, rhizome, maillage : à la recherche de modèles pour cartographier l'exil républicain espagnol de 1939

Eve Fourmont Giustiniani (Aix Marseille Université, CNRS, TELEMME, Aix-en-Provence, France)

Version preprint auteur au 13/10/2023 du manuscrit accepté pour le volume *Les réseaux : (d)écrire les liens, (dé)construire les structures*, actes du séminaire annuel du CREC 2022, FRISON, Hélène, SALGUES, Marie et RICCI, Evelyne (dirs.), *Les travaux du CREC en ligne*, ISSN 1773-0023, à paraître en 2024.

Résumé

Cette contribution offre un aperçu des questionnements épistémologiques qui accompagnent un projet de recherche en histoire culturelle mené autour de l'exil républicain espagnol de 1939. Le phénomène de l'exil, qui invite à penser des expériences multiples de déplacement (forcé) ainsi que les liens qui continuent d'unir les exilés à la communauté nationale malgré leur expatriation, se prête tout particulièrement à une lecture spatialisée et à des analyses de relations. Dans quelle mesure la notion de réseau peut-elle embrasser la complexité de l'objet « exil » ? Cette contribution esquisse les contours de ce que serait une application du modèle de l'analyse relationnelle au cas de l'exil, afin d'en révéler certaines limites. La réflexion s'oriente ensuite vers les images du rhizome et du maillage, qui invitent à (se) représenter les processus et les résultats de la recherche autrement que par la « datavisualisation » de réseaux : des représentations cartographiques et sensibles, davantage adaptées à la topographie complexe des lignes de fuite de l'exil.

Mots clés

Exil républicain espagnol de 1939 – Épistémologie – analyse relationnelle – datavisualisation – ligne de fuite – cartographie sensible

Resumen

Esta contribución ofrece una visión general del cuestionamiento epistemológico que acompaña un proyecto de investigación en historia cultural emprendido en torno al exilio republicano español de 1939. El fenómeno del exilio, que invita a pensar múltiples experiencias de desplazamiento (forzoso) así como los vínculos que siguen uniendo a los exiliados con la comunidad nacional a pesar de su expatriación, se presta a una lectura *espacializada* y al análisis relacional. ¿En qué medida puede el concepto de red abrazar la complejidad del objeto "exilio"? Esta contribución esboza los contornos de lo que sería una aplicación del modelo de análisis relacional al caso del exilio, para revelar algunos de los límites de este modelo. A continuación, la reflexión se dirige hacia las imágenes del rizoma y la malla, que invitan a representar(se) los procesos y los resultados de la investigación de forma distinta a las que ofrece la datavisualización de redes: representaciones cartográficas y sensibles, quizás más aptas para topografiar las complejas líneas de fuga del exilio.

Palabras clave

Exilio republicano español de 1939 - Epistemología - análisis relacional - visualización de datos - cartografía sensible

Abstract

This contribution offers an overview of the epistemological interrogations that accompany a research project in cultural history around the Spanish Republican exile of 1939. The phenomenon of exile, which invites to embrace multiple experiences of (forced) displacement as well as the links that continue to bind exiles to their national community despite their expatriation, lends itself to a spatialized reading and relational analyses. To what extent can the concept of *network* embrace the complexity of the object "exile"? This contribution sketches the contours of what would be an application of the relational analysis model to the case of exile, in order to reveal some of the limits of this model. The reflection then turns to the images of the rhizome and the meshwork, which invite to represent the processes and results of research in a different way than those offered by the datavisualization of networks: cartographic and sensitive representations, perhaps better suited to topographize the *lines of escape* of exiles.

Key Words

Spanish Republican Exile of 1939 – Epistemology - Relational Analysis - Datavisualisation - Sensitive Mapping

« Telle est l'ironie de ces efforts qu'on fait pour changer sa façon de voir, pour modifier l'horizon de ce qu'on connaît et pour tenter de s'égarer un peu. Ont-ils effectivement conduit à penser autrement ? Peut-être ont-ils permis de penser autrement ce qu'on pensait déjà et d'apercevoir ce qu'on a fait selon un angle différent et sous une lumière plus nette. On croyait s'éloigner et on se trouve à la verticale de soi-même. » (Foucault, 1983, p. 5.)

Motivée par une invitation à participer à un travail collectif de réflexion théorique autour de l'utilisation du concept de réseau en études hispaniques, la présente contribution donne un aperçu des questionnements épistémologiques qui accompagnent des travaux de recherche menés depuis quelques années autour de l'exil républicain espagnol de 1939. Ce texte est issu de notes prises au fil de l'eau durant la recherche : s'il se voulait une tentative d'en poser les fondements épistémiques ou un plaidoyer programmatique, il se réduit en fin de compte plus modestement à une volonté de donner à voir un processus de saisie auto-réflexive d'une recherche en train de se faire. Qu'on lui pardonne donc de prendre quelque liberté avec la méthode scientifique d'administration de la preuve et de faire un usage relâché des concepts, pour naviguer le long de lignes de fuite, autour desquelles se tisse un *continuum* entre régimes textuel et graphique de pensée.

1. Essai de cartographie spatio-temporelle d'une histoire culturelle

L'histoire de l'exil est un observatoire privilégié pour appliquer et mettre à l'épreuve certains concepts ou notions fréquemment employés dans la méthodologie et la narration historiques, notamment pour appréhender et décrire des phénomènes de circulations et de transferts en histoire culturelle. Ainsi le programme du séminaire dans le cadre duquel s'inscrivent ces mots présente-t-il ces enjeux :

L'histoire culturelle à laquelle reste attaché le CREC s'avère être le cadre pertinent pour explorer ces phénomènes de circulation, transferts et constitution en réseaux. Il s'agira donc pour nous de cartographier les parcours, les liens, les traces, autrement dit les réseaux qui se tissent de façon plus ou moins éphémère autour d'une œuvre, d'une notion, d'une personne (artiste, homme politique, écrivain) puis dans un second temps d'analyser comment à un instant T ils configurent des ensembles signifiants, des dispositifs, des trames, soit un paysage culturel en mouvement (CREC, 2017).

Curieusement, le problème posé par ce stimulant programme s'est matérialisé à moi sous la forme d'un dessin, lorsque j'ai souhaité *situer*, en un diagramme ou plan, mon champ et mes objets de recherche. Représenter plaisamment mes objets d'étude de ces vingt dernières années sous la forme d'un *paysage* m'a fait prendre acte, en les matérialisant visuellement, du fait que nous mobilisons toute une série d'images, de métaphores filées et d'analogies dans nos représentations de l'histoire et les récits scientifiques que nous en faisons (Fernández Sebastián, 2015).

notions pour penser des phénomènes historiques, lesquels doivent être saisis dans leur évolution, leur mutation, leur devenir.

L'exode espagnol de 1939, que sa longue durée (quatre décennies de dictature) et sa dimension politique (l'antifranquisme, dénominateur commun de toutes ces personnes et d'une bonne part de leur œuvre : Blanco Aguinaga, 2002) ont modelé comme une communauté diasporique, requiert à l'évidence d'être abordé en diachronie. On ne peut appréhender avec les mêmes outils l'exode de réfugiés républicains de 1939 et les migrations économique-politiques des années 1960, la littérature des camps et la philosophie déployée par des exilés depuis les chaires de grandes universités américaines, ou encore les réseaux politiques de l'exil durant l'immédiat après-guerre et leur place sur l'échiquier de l'opposition antifranquiste des années 1970.

Mais le phénomène de l'exil, qui offre à penser de multiples expériences du déplacement (forcé) comme les liens qui continuent d'unir les exilés à la communauté nationale malgré leur position d'expatriation (*ex-solus*), invite tout particulièrement à une lecture spatialisée et à des analyses relationnelles. En quoi l'objet de recherche « exil » convoque-t-il la notion de réseau, la renouvelle-t-il ou permet-il d'en révéler certaines limites ? En d'autres termes, le concept de réseau est-il opératoire pour ce qui concerne l'exil (de 1939) ? À quels autres modèles théoriques recourir pour appréhender les objets de recherche fragmentés, lacunaires, protéiformes et multisitués qui composent la mosaïque de l'exil, ou plutôt *des* exils antifranquistes ?

Le présent travail a pour point de départ une démarche de spatialisation de la pensée (Urbain, 2014). Cette « horizontalisation » du point de vue invite non seulement à interroger le cadre conceptuel requis par la focale spatiale, mais aussi les méthodologies nécessaires pour saisir des objets complexes et modéliser les phénomènes étudiés, c'est-à-dire à la fois les analyser, les structurer, et les représenter (Armatte et Dahan, 2004).

Les trois premiers points qui suivent présentent un cas d'étude concret d'histoire culturelle vue au prisme des réseaux, par l'esquisse de ce que serait l'application du modèle de l'analyse relationnelle à un objet pourtant complexe à saisir, celui de l'exil. La seconde partie du texte (points 5, 6, 7), prenant acte des limites du concept de réseau pour appréhender un tel objet, tente de le cerner au moyen d'autres images, celles de rhizome et de maillage, qui invitent à figurer processus et résultats de la recherche sous d'autres modes de représentation que la « datavisualisation » : des figurations cartographiques et sensibles.

2. Une recherche sur les retours d'exil dans l'Espagne de la Transition

Les travaux dont il est ici question portent sur les intellectuels, écrivains, artistes qui se sont exilés¹ en conséquence de la victoire du camp dit franquiste à l'issue de la Guerre civile de 1936-1939. Menés au long cours, et depuis 2020 dans le cadre d'un projet d'habilitation à diriger des recherches, ces travaux se sont orientés, à partir d'une réflexion initiale sur les modifications idéologiques induites par l'expérience de l'exil dans la philosophie politique des intellectuels espagnols, vers la question de la place de l'exil dans l'héritage culturel national. Plus spécifiquement, ces derniers travaux abordent un moment charnière du récit de l'exil : celui du retour, envisagé comme une forme parmi d'autres de *désxil* ou *post-exil* (Nous, 2013).

Le projet consiste donc à questionner le rapatriement et la patrimonialisation de l'exil républicain de 1939 dans l'Espagne de la fin du franquisme et de la Transition vers la démocratie. Il vise à évaluer la façon dont les retours d'exils ont été projetés, puis vécus par les intéressés dès avant la fin de la dictature, mais aussi perçus et intégrés par les milieux culturels et politiques espagnols de cette période (entendue au sens

¹ Pour des raisons d'harmonisation éditoriale, on emploie ici au masculin les termes d'exilé, d'intellectuel, d'écrivain, etc. ; mais il va sans dire que le corpus d'étude inclut des femmes, et que la perspective de genre est intégrée à la réflexion. Les exilées que nous étudions auraient ainsi subi, au moment de leur retour, une sorte de « triple marginalisation » dans l'espace public espagnol : historique, parce qu'exilées ; politique, parce que républicaines ; et sociale, parce que femmes.

large, entre la fin des années 1960 et le milieu des années 1980). La question recouvre celles de la factibilité matérielle du retour de ces personnes, de leur incorporation à une société elle aussi en transition, mais aussi des discours qu'ils et elles portent sur leur expérience et que l'on porte sur eux dans l'espace public.

Quels sont les enjeux du « rapatriement » des exilés, de leur pensée et de leur production (scientifique, littéraire, artistique..) ? Il s'agit à terme de questionner l'intégration de l'exil antifranquiste au patrimoine, à la mémoire et au canon culturel nationaux.

Cette recherche s'inscrit dans le cadre méthodologique de la « civilisation », une discipline hybride qui n'existe sous ce nom quasiment que chez les hispanistes français² mais qui offre une heureuse tradition de transdisciplinarité, par ses sources comme par ses méthodes. La perspective adoptée pour aborder l'exil est celle d'une « histoire culturelle du politique et d'histoire politique du culturel » (Hoyos Puente, 2017), telle qu'on peut la pratiquer de part et d'autre des Pyrénées. Les présentes réflexions ainsi sont largement redevables de travaux tels que ceux, entre autres, d'Antolín Sánchez Cuervo (2015) et de Maripaz Balibrea (2007, 2017) sur la production philosophique de l'exil, de Ricardo Tejada (2023) ou Mario Martín Gijón (ed., 2018) autour de l'essai, de Manuel Aznar et José Ramón López García (éds., 2017) pour l'exil littéraire, de Jorge de Hoyos Puente (2012), Abdón Mateos (2015) ou Juan Andrade (2018) pour l'exil politique, de Giulia Quaggio (2014) ou Aránzazu Sarría Buil (2019) pour l'exil intellectuel.

L'hypothèse de départ de l'étude, bâtie à partir de cet état de la question, est que l'incorporation au récit national et au canon culturel de cet exil (au sens de diaspora comme de patrimoine) aurait été à la fois tardive, partielle et politiquement instrumentalisée, alimentant à terme un « besoin social de mémoire » que mettent bien en relief l'essor (et l'usage) de ces sujets dans les débats académiques et citoyens contemporains.

La perspective traditionnelle sur l'exil espagnol, volontiers monographique (et parfois encore essentialiste, du type « l'homme et l'œuvre »), consiste à retracer des trajectoires dotées d'un point de départ et d'un point d'arrivée, rythmées par une suite de points de transit ordonnés chronologiquement. De la sorte, l'histoire de l'exil est pensée de façon téléologique, sur un axe temporel orienté où l'origine serait la catastrophe de 1939 et le terme, l'horizon du retour. Les parcours d'exil y sont vus comme des lignes droites, segmentées en « périodes » ou « phases », bornées par quelques « grandes dates » (les sanctions diplomatiques de l'ONU, les accords hispano-américains...) et ponctuées de rituels cycliques (anniversaire de l'avènement de la République...) : des récits qui envisagent la chronologie de l'exil sous la forme d'une ligne pointillée de stations successives, et non à un cheminement entre chacune d'entre elles (par exemple, chez Marichal, 1976). Ces récits téléologisés tendent à gommer la complexité des parcours individuels d'exil (parfois tortueux, émaillés de mouvements contrariés ou de va-et-vient) en occultant leur dimension proprement spatiales, c'est-à-dire leur ancrage dans des espaces physiques et des contraintes matérielles (Sánchez Vázquez, 1997).

Notre projet a pour vocation de contempler dans une perspective collective ces trajectoires trop souvent abordées de façon monographique. Il s'agit de reconstituer le regard que des artistes, intellectuels ou écrivains qui avaient, autour de 1975, passé plusieurs décennies en exil, ont pu poser sur une Espagne ankylosée par la dictature. On s'intéresse en particulier à leur point de vue sur la conduite du processus transitionnel, dont on postule qu'il a instrumentalisé la médiatisation de leurs retours, tout en neutralisant leurs possibilités de participation politique. Réciproquement, il convient d'évaluer la place qui est accordée

² Ce que l'on appelle ici « histoire culturelle », en accord avec le programme du CREC suscité, est peu ou prou une transposition du terme anglais de *cultural studies*, un champ aujourd'hui bien consolidé, dont la variante anglo-saxonne, marquée du sceau du *linguistic turn*, a également bénéficié de l'apport considérable de l'histoire de l'art et des *visual studies*. En France, la discipline porte l'héritage scientifique de l'histoire des intellectuels, depuis laquelle, dès la fin des années 1980, elle a pris son essor. En Espagne, le syntagme d'« études culturelles », conçues comme une branche des « humanités », est davantage usité qu'en France, où l'histoire culturelle relève du champ des « sciences humaines et sociales » (SHS).

à l'exil dans l'espace public national, non seulement à travers les discours mais aussi à l'aune des politiques effectivement mises en œuvre (législation, indemnisation, patrimonialisation).

Cette relecture contrefactuelle du « roman national » espagnol de la Transition tâche ainsi de restituer la voix, la place et le récit des exilés, tissés depuis les marges de la société et longtemps passés sous silence, dans le processus choral de sortie de la dictature. Il s'agirait ainsi d'écrire l'histoire de l'exil comme une *nomadologie* : une cartographie du multiple, attentive aux devenir minoritaires et à leur puissance critique des discours hégémoniques. Car comme l'écrivent Gilles Deleuze et Félix Guattari, « on écrit l'histoire, mais on l'a toujours écrite du point de vue des sédentaires, et au nom d'un appareil unitaire d'État, au moins possible même quand on parlait de nomades. Ce qui manque, c'est une Nomadologie, le contraire d'une histoire » (Deleuze et Guattari, 1980, p. 34).

À partir de quelles sources aborder un tel projet ? De façon générale, l'exil républicain espagnol est un objet des plus complexes à saisir, protéiforme par sa nature comme par les traces qui permettent de l'appréhender. La multiplicité est la première de ces complexités. Elle tient non seulement à l'importance démographique de cet exode (près de 500.000 personnes autour de 1939, dont un quart à un tiers demeurera en exil toute sa vie ou presque), mais aussi à la vastitude des productions culturelles concernées, puisque la plupart des intellectuels et artistes de la *Edad de Plata* sont partis en exil et ont continué d'y développer leur œuvre. L'exil ne peut être conçu que sous l'angle de la dispersion, concept que Stéphane Dufoix (2011) adopte dans ses travaux sur les diasporas, ou encore de la dissémination, puisque les exilés essaient sur tous les continents du globe. La dimension transnationale des traces qu'un exil laisse à l'historien est donc une complexité supplémentaire, qui pose des difficultés certaines pour la collecte. Répartis dans le monde entier, soumis à différentes modalités de conservation, d'accès, de législation, etc., les corpus de l'exil sont nécessairement fragmentés et lacunaires.

Les sources documentaires produites par ou depuis l'exil se caractérisent également par leur hétérogénéité générique ; elles comprennent des documents de nature textuelle (mais pas seulement) où se déploient toutes sortes de discours. Documents d'archives administratives ou policières, textes légaux, ouvrages imprimés, sources hémérogaphiques, discours politiques doivent permettre d'établir un certain nombre de faits et d'événements contextualisant les discours publics relatifs à l'exil. Les egodocuments et la correspondance constituent le contrepoint à ces discours publics, et un outil précieux pour retracer des trajectoires individuelles et analyser des expériences singulières de retour. Le corpus doit donc inclure des sources écrites et documents relevant de la non-fiction (philosophie, essai, critique) autant que des œuvres relevant de la création. Poésie, cinéma, arts plastiques, montrent en effet par quels motifs (esthétiques) sont transcrites les circonstances du retour et la (re)découverte d'une Espagne radicalement autre que celle que les exilés avaient quittée des décennies auparavant.

Enfin, et de plus en plus, ces corpus comme tous ceux de l'histoire contemporaine se caractérisent par leur dimension « numérique ». Un continent de sources encore mal cartographié qui, tel un iceberg, recèle une énorme partie cachée : celle des archives informelles (familiales, notamment) qui circulent sur le web, et que nul répertoire à ce jour ne topographie avec exactitude. Ainsi des chercheuses comme Matilde Eiroa (2019) ou Lidia Bocanegra (2021) sont-elles passées des études sur l'exil à l'étude de *l'internet de l'exil* : l'analyse du déploiement d'une mémoire numérique, sur les réseaux sociaux en particulier, amène avec elle une réflexion sur les enjeux de la collecte de ces traces en ligne (Pons et Eiroa, 2018).

Les archives de l'exil républicain peuvent ainsi être considérées comme des archives lacunaires, manquantes, marginales ou alternatives vis-à-vis du patrimoine historique et culturel espagnol ; et leurs tentatives actuelles de récupération, envisagées comme un processus de recomposition sélective du passé dont les objectifs politiques sont aussi à interroger au regard des enjeux du présent.

Le « corpus total » de l'exil vers lequel on aimerait tendre pose ainsi, outre les difficultés à le constituer, un certain nombre de problèmes méthodologiques. Le défi est de trouver des concepts, une méthode et des outils qui permettent de composer avec des sources éparpillées, des données lacunaires, des discours ambigus ou ambivalents, bref, une grille épistémologique à même d'appréhender cette complexité et cette

altérité. Le processus amène à délinéariser la pensée (Paveau, 2015), à tenter d'épouser la dissémination de l'exil, ou encore, comme le préconisait Francisco Caudet (1998), à le *dialogiser*. Mais aussi, si l'on souhaite compléter l'analyse qualitative de corpus par une approche quantitative des phénomènes de mobilités, transferts et circulations étudiés (qu'ils soient d'individus ou d'idées), à se demander comment formaliser ces sources hétérogènes et partielles en données statistiquement exploitables.

3. Modéliser les réseaux de l'exil

Le concept de réseau et la méthode de l'analyse relationnelle sont-ils opérationnels pour analyser les phénomènes d'exil ? La notion de réseau s'est imposée durant les années 1990 à l'occasion de ce qu'il est convenu d'appeler le *topical turn*, pour décrire les logiques de développement de la vie sociale, politique ou culturelle et leur analyse en termes spatiaux plutôt que temporels. Par définition, un réseau désigne un ensemble d'éléments interconnectés dont la liaison permet une circulation continue de flux (par exemple ressources, énergie, données...) ; la notion de réseau embrasse donc autant les flux de personnes et de biens matériels et immatériels qui circulent, que les infrastructures qui permettent ces circulations.

La notion de réseau a suscité une importante « mode » historiographique qui dure depuis déjà vingt à vingt-cinq ans et s'est développée en même temps que les nouvelles technologies de l'information et de la communication (Lemerrier, 2005). Si la « vue en réseau » fut en son temps un virage copernicien pour les disciplines de l'histoire, et les SHS en général, son succès y a été tel qu'elle semble presque relever aujourd'hui du lieu commun. L'une des raisons qui expliquent la bonne fortune de la notion de réseau est sa polysémie, qui lui permet de désigner à la fois des objets de recherche et la façon dont se construit le savoir sur ces objets : il a une portée méta-cognitive.

En effet, un réseau n'est pas une structure, mais un système dynamique d'échanges, dont il s'agit d'analyser le fonctionnement. Ce dernier est inscrit dans sa topologie, terme qui dans le langage informatique désigne la disposition des différents éléments (nœuds et liaisons) qui le composent. Au sein d'un réseau informatique, les « nœuds » et « liaisons » sont les différents ordinateurs reliés par des câbles ; dans un réseau neuronal, ce sont les neurones et les axones. Dans un écosystème, tel que la forêt par exemple, nœuds et liaisons sont respectivement matérialisés par les arbres et les hyphes mycorrhiziens (filaments souterrains au moyen desquels les arbres communiquent et échangent de l'information *via* micro-organismes et nutriments). Mais comment définir, dans un réseau « culturel », ce qui fait *point* ou *nœud* et ce qui fait *liaison* ?

En histoire culturelle, où la notion de réseau a été utilisée de façon pionnière (sans nécessairement recourir à la quantification), elle s'est avérée particulièrement fructueuse pour se figurer les transferts culturels : échanges intellectuels, circulation d'idées, transmission de modèles et de représentations. Il y a déjà longtemps que dans des disciplines telles que les *cultural studies* (Ruby et Rosemberg, 2006), l'historiographie littéraire (Moretti, 2008), ou encore l'histoire de l'art (Perrin-Khelissa et Roffidal, 2019), on prend en compte la complexité de ces flux d'idées et d'images, et des processus continus de réappropriation, d'hybridation et de resignification qu'ils supposent, autant que la matérialité des supports qui les véhiculent, où s'inscrivent nos représentations et identités (Charitonidou, 2016). Lorsque l'on parle de réseaux en histoire culturelle, on renvoie donc déjà à des réseaux polycentriques et « maillés »³, comme on dit en topologie de réseaux.

De quels réseaux parle-t-on à propos de l'exil républicain ? Ce sont d'abord des réseaux familiaux et amicaux, mobilisés dans les situations de fuite et de survie, que l'on peut par exemple approcher au moyen

³ Le terme de réseau maillé, en informatique, désigne une topologie de réseaux dont tous les hôtes sont connectés « de pair à pair », c'est-à-dire sans hiérarchie centrale, formant ainsi une structure en forme de filet où chaque nœud peut recevoir, envoyer et relayer des données. Les réseaux maillés utilisent ainsi plusieurs chemins de transferts entre les différents nœuds.

de la correspondance (réseaux épistolaires). Les réseaux d'entraide et d'assistance, gouvernementaux ou non, jouent également un rôle clé dans les processus d'exfiltration territoriale et de réinstallation. Le phénomène de l'exil, transnational par définition, intéresse la diplomatie des États et invite donc à une lecture géopolitique. Sont alors étudiés les réseaux d'information, qui comprennent les réseaux médiatiques mais aussi les réseaux de communication institutionnels ou officieux, tels les réseaux diplomatiques et d'espionnage. Les réseaux économiques et financiers sont concernés aussi, bien sûr, et dans le cas de l'exil dessinent souvent une carte en négatif de celle des réseaux officiels de pouvoir et d'influence, épousant plutôt les contours de l'économie informelle, de la clandestinité voire de la contrebande.

Ce sont enfin des réseaux professionnels qu'il faut mettre au jour, ceux que les réfugiés ont perdu en Espagne, ceux qu'ils et elles ont pu se créer dans leur pays d'exil, et enfin ceux auxquels ils et elles essaient de s'intégrer à leur retour —pour les exilés de seconde génération surtout. Nous intéressent tout particulièrement, en histoire culturelle, les réseaux professionnels relevant des secteurs de l'éducation, de l'information, de la culture et de la création : université, édition, presse, milieux de l'art..., observables depuis les lieux, institutions et groupes où il s'ancrent. Dans ces lieux de formation et d'exercice, de production et d'échange, de sociabilité et de pouvoir, se matérialisent des relations d'influence, de dépendance ou de domination, des phénomènes d'intégration ou de rejet : il s'agit, en somme, de « lieux qui font lien » (Maisonobe, 2021). Tous ces réseaux et canaux sont mobilisés, à des degrés divers, dans la circulation d'informations et de personnes (et donc dans les transferts culturels) qui s'opèrent dans l'exil, par exemple dans les échanges entre la diaspora et l'« intérieur ».

La notion de réseau engage ainsi à réfléchir sur ce qui se passe *entre* les points de départ et d'arrivée d'un transfert de flux, dans les espaces où ces échanges ont lieu. Ces circulations ne peuvent être pensées comme des transmissions séquentielles, univoques, depuis une source x vers un récipiendaire y. L'analyse doit prendre en compte les effets rétroactifs, les interactions entre émetteur et récepteur, autant que les variations, voire les transformations qu'admettent les objets étudiés au cours de ces processus.

En ce sens, l'apport des sciences de l'information et de la communication et en particulier de la SNA (*system network analysis*) à l'analyse de réseaux est capital (Cailloux, 2018). Les schémas cybernétiques complexes permettent de penser les objets historiques —personnes, biens, représentations, groupes— non pas en états (statiques), mais en forces et dynamiques. Comme l'écrit Daniel Bougnoux, « là où nous croyions traiter avec des choses, il faut considérer des flux ; remplacer les causes ponctuelles par les systèmes et les interactions ; entre les êtres stables introduire la dialectique, les boucles récursives, en bref la pensée communicationnelle » (Bougnoux, 1991, p. 23).

Les points d'interconnexion d'un réseau, par ailleurs, ne sont pas nécessairement des personnes ou des groupes : on peut matérialiser comme un réseau les relations entre des œuvres, des références, des motifs ou encore des thèmes. Étudier comment les images et les imaginaires se communiquent, se transmettent, se transforment d'un groupe d'individus à l'autre conduit à les voir comme des « construits » et non comme des essences. L'intérêt de l'histoire culturelle est précisément qu'elle donne à analyser des réseaux où circulent des entités difficilement « chiffrables » telles que des œuvres, des concepts ou des représentations, ce qui force à porter l'attention sur la qualification de la *relation* entre ces entités —ce que permettent les systèmes de gestion de bases de données relationnelles (SGBD).

Disséquer nos corpus à la loupe en établissant une taxonomie fine du type de relations qui peuvent exister entre les différentes entités qui le composent (personnes, groupes, institutions, œuvres, voire icônes ou concepts) produit des résultats analytiques extrêmement riches et parfois surprenants. La méthode a montré son efficacité, par exemple, pour se figurer des réseaux épistémiques en histoire des idées, étudier des mobilités savantes en histoire des élites, ou encore cartographier la circulation d'artistes et avec eux de courants picturaux en histoire de l'art (Álvarez Francés *et. al.*, 2014 ; Da Costa Kaufmann *et al.*, 2015). La visualisation des données que les NTIC permettent est un outil heuristique puissant, et pourtant peu appliqué jusqu'ici dans les études hispaniques, notamment à l'analyse de « galaxies intellectuelles » telles que celles de l'exil.

4. Analyse relationnelle et datavisualisation : le réseau au prisme de figurations quantitatives

Peut-on prétendre, en voulant cartographier les réseaux de l'exil, parvenir au type de visualisation en « toile d'araignée » que l'on obtient en manipulant des données massives, à l'instar des historiens recourant aux *humanités numériques* ? Les travaux de Martin Grandjean, par exemple, montrent à la fois la complexité analytique et la portée heuristique de ces visualisations graphiques (ou « datavisualisations ») que peuvent offrir les multiples outils de ce que l'on appelait encore il y a peu l'histoire quantitative (Grandjean, 2015 et 2021). Un simple coup d'œil au carnet *Hypothèses Réseaux et Histoire* suffit à se convaincre du grand dynamisme des études de réseaux, dans tous les champs de la discipline.

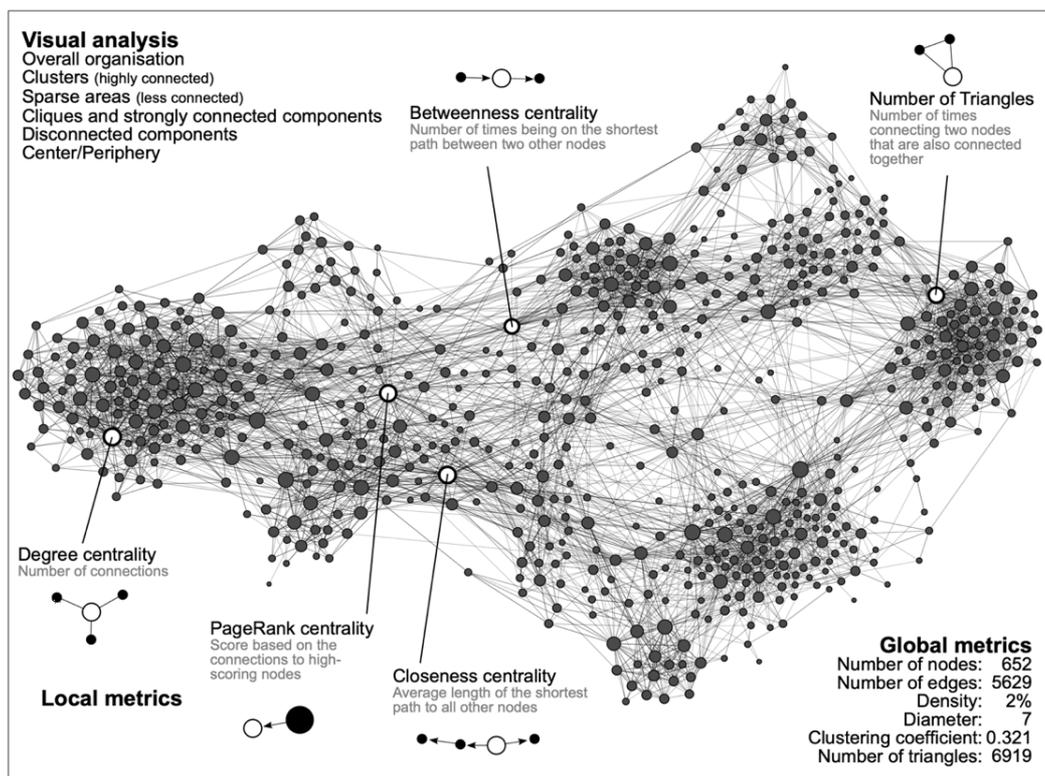


Figure 2. Network and analysis interpretation: how do we 'read' networks and how do we 'translate' them into the language of historical research?, Martin Grandjean, 2021.

Ces techniques permettent non seulement de figurer graphiquement les caractéristiques d'un réseau, mais parfois même de les y déceler. Ainsi, la puissance d'une personne ou d'une institution au sein d'un système culturel peut se manifester par le nombre de connexions du nœud qui la représente avec d'autres points du réseau, connexions qui indiquent son « degré de centralité ». Les acteurs impliqués dans un réseau peuvent être caractérisés comme des *médiateurs* lorsqu'ils se situent entre d'autres individus moins connectés, position qui leur permet de contrôler le flux d'informations à travers le réseau. À l'inverse, ils peuvent y apparaître comme des *isolés* parce qu'ils n'ont pas de liens avec d'autres acteurs du réseau, ou encore comme des *points de coupure*, lorsque leur retrait du réseau rompt les connexions entre divers groupes ou individus. La visualisation graphique d'un réseau peut enfin permettre de mesurer sa densité (par le nombre de connexions possibles entre individus) et son degré de centralisation (la domination d'un seul ou d'un petit nombre d'individus), ce qui permet d'analyser la distribution hiérarchique du pouvoir qui s'y opère (Klenk, 2018).

Cependant, le problème d'un objet de recherche tel que le phénomène de l'exil est, on l'a dit, la difficulté à formaliser des données sources hétérogènes et parfois manquantes : écueil qui conduit souvent à renoncer à la perspective quantitative pour privilégier l'analyse qualitative, car les opérations de codage des données préalables à leur analyse sont longues et fastidieuses, sinon techniques (Dedieu, 2017). Et dans l'hypothèse où l'on parviendrait à réellement quantifier l'ensemble de ces réseaux, on risquerait de se heurter à la complexité des graphes générés. Même si ces visualisations de réseaux peuvent être éclaircies par affinage des algorithmes qui gèrent l'affichage (dans des représentations *topologiques*), ou encore « simplifiés » en cartes conceptuelles (dans des représentations *diagrammatiques*), ces graphiques ne présentent pas moins de biais que toute figuration⁴. L'utilisation de la modélisation en histoire instaure donc un paradoxe : l'historien attend du traitement informatique des données une confirmation de ses hypothèses théoriques, tandis que l'informaticien se base sur ces mêmes conceptualisations pour organiser les données et tenter d'en proposer une visualisation pertinente (Besse, 2006).

« Tous les praticiens des simulations numériques soulignent cet aller-retour constant entre la simulation comme outil et la simulation comme objet, leur impossible dichotomie, sans que l'on soit en mesure d'élucider à quelles conditions précisément le cercle vicieux se mue finalement en un cercle vertueux. » (Armatte et Dahan Dalmedico, 2004, p. 270.)

Au-delà de la question des compétences informatiques à acquérir —obstacle qui peut aujourd'hui être surmonté⁵—, se pose ainsi celle de la pertinence même d'aborder le phénomène de l'exil sous une telle perspective. De façon générale, se demande-t-on dans nos disciplines, la description d'un patchwork de sources primaires par sa réduction à une taxonomie, c'est-à-dire à des catégories de listes (transformables en énoncés binaires et donc quantifiables), ne risque-t-elle pas de lisser la complexité des phénomènes étudiés ?

De plus, sur des graphes d'analyse de réseaux, on « capture » les relations observées en synchronie : on pense y saisir les relations en trois dimensions, mais leur chronologie demeure souvent invisible. Dans les versions « dynamiques » ou « interactives » de ce type de visualisation, on peut naviguer dans le réseau ; mais ce n'est pas le réseau qui est mobile, c'est notre seul point de vue qui s'y déplace. L'une des limites de l'analyse relationnelle est donc, paradoxalement, la relative staticité de ses résultats, si elle n'intègre pas d'une façon ou d'une autre l'axe diachronique.

Enfin, dans ces modèles, on continue souvent de centrer l'approche sur les individus, représentés comme autant de points ou de nœuds sur des graphes où leurs attributs (formation, fonctions, publications...) mais aussi leurs relations avec d'autres personnes, n'apparaissent que comme des satellites. De la sorte, on a du mal à se départir de la construction mentale traditionnelle qui définit les acteurs comme une somme « essence + attributs » : des individus auxquels on attache des qualités objectivables, qui bâtissent une « identité » supposée continue.

Comment, avec une telle catégorisation, rendre compte des évolutions idéologiques, des changements d'affiliation, de nationalité ou d'alliances, des aiguillages dans une trajectoire, des zones obscures, des brisures et des sinuosités de parcours ? Comment appréhender la dynamique des rapports entre individus dans le temps, et comment embarquer l'ancrage spatial de ces évolutions dans la représentation ? Comment,

⁴ Si l'on prétend faire usage scientifique de modélisations, on se doit de respecter les codes de la sémiologie graphique (Bertin, 2017) et notamment d'explicitier systématiquement les choix effectués dans la symbolisation de l'information, car le codage graphique (couleurs, signes, proportions, etc.) est porteur de sens, et donc de biais potentiels. En informatique, pour juger de la qualité et de l'efficacité de la transcription graphique de l'information, on parle du principe KISS : *Keep It Simple, Stupid...* Éviter les biais et rendre compte simplement de phénomènes complexes, telle est la gageure.

⁵ On consultera notamment avec profit la page *QuantiHMC* lancée par Claire Lemerrier et Claire Zalc, ainsi que le site web *Programming Historian*, parmi tant d'autres, pour avoir un aperçu des multiples outils d'analyse quantitative offerts aujourd'hui et de la simplicité d'utilisation de nombre d'entre eux. Le dynamisme de ces champs de recherche ne peut qu'engager à promouvoir l'enseignement de ces méthodes au plus tôt dans les cursus de formation.

en somme, réintégrer dans la visualisation d'analyses relationnelles les paramètres de l'espace et du temps ? On en revient ainsi à une limite posée par les prémices même de la spatialisation de l'approche en réseau : elle tend à gommer soit la temporalité, soit la spatialité dans lesquelles se déploient les objets, personnes ou phénomènes étudiés.

Cette question se pose en particulier lorsque l'on adopte une perspective biographique, qui constitue une autre des limites de l'analyse de réseaux. Comment penser l'articulation entre l'individuel et le collectif, en dehors des étiquettes « appartient à » (un groupe, un parti, une école...) ou « fait partie de » (une famille, un courant de pensée, un mouvement...)? Comment rendre compte de la position de l'individu dans un groupe, et de la position de celui-ci par rapport à d'autres groupes, et mesurer dans ces rapports collectifs le poids des relations interpersonnelles ? Inversement, comment ne pas biaiser la perspective si l'on contemple le réseau depuis le point de vue d'un individu singulier, arbitrairement placé au centre du réseau ?

Cartographier l'exil républicain espagnol de 1939

Diagramme de conceptualisation d'une base de données prosopographique

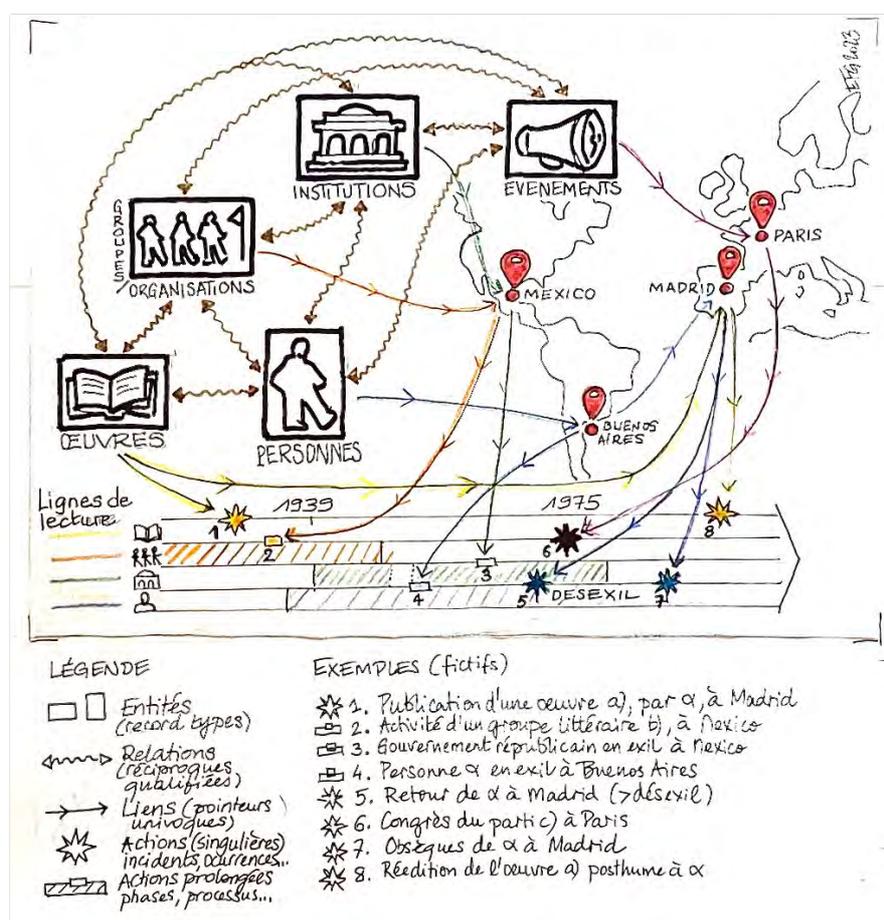


Figure 3. Cartographier l'exil républicain espagnol de 1939 : diagramme de préconceptualisation d'une base de données relationnelle prosopographique. Eve Fourmont Giustiniani, 2023.

Pour résoudre de tels écueils, l'approche méthodologique idéale de notre objet serait une combinaison d'analyse relationnelle, d'étude prosopographique et d'« analyse de parcours », au sens où l'entend la sociologie (Santelli, 2019) ; c'est en quelque sorte ce qu'envisage le récent surgon de la SNA qu'est la *biographical reconstructive network analysis* ou BRNA (Brandhorst et Krzyzowski, 2022). En ce sens, dresser

une topologie des réseaux intellectuels de l'exil en Espagne consisterait à tracer, depuis une perspective « méso » (soit à mi-chemin entre le micro et le macro), les contours de ce système et à y situer ses acteurs, et ce par trois moyens : une cartographie des lieux et institutions qui polarisent l'activité autour et de l'exil ; des graphes ou diagrammes identifiant les acteurs impliqués, individuels ou collectifs, leur position et leurs interrelations ; et enfin une topographie plus fine de certains parcours individuels dans ce paysage⁶.

C'est en butant sur la tâche de formalisation des catégories par lesquelles encoder les données d'un corpus disparate que j'ai été amenée à questionner les grilles conceptuelles à l'œuvre dans ces approches relationnelles. En particulier, les 'vieilles' questions du distinguo entre attributs et identités, ou de la qualification des *relations* à considérer entre les entités d'un réseau, m'ont conduite à envisager l'adoption d'un autre modèle pour penser l'exil à la fois dans l'espace et dans le temps : celui du rhizome.

5. Du réseau au rhizome ou du calque à la carte

Le rhizome, tel qu'on l'aborde ici, est une métaphore alternative à celle de réseau dont il s'agit d'abord d'éprouver la solidité sémantique (c'est-à-dire la capacité à se transformer en métaphore filée ou en analogie) pour savoir si elle peut constituer un *modèle* épistémique dans nos recherches (Molino, 1979 ; Boumans, 1999 ; Armatte et Dahan, 2004).

L'image du rhizome relève du champ sémantique du végétal, à l'instar de celle de racine, *topos* incontournable des discours sur l'exil : des images qui pourraient induire une ontologie naturaliste, voire organiciste. Qu'apporte à la compréhension de l'exil la notion de rhizome par rapport au modèle du réseau, qui, lui, est d'emblée constructiviste ?

Comme l'on sait, la théorisation de la notion de rhizome est entreprise par Gilles Deleuze et Félix Guattari, dans un essai consacré à Kafka. L'étude relève, avant toute chose, le caractère « minoritaire » de l'écriture kafkaïenne — trait qu'il partage avec maints écrivains exilés en situation de diglossie : minant de l'intérieur sa langue, Kafka met en œuvre une forme de résistance « micropolitique » à l'hégémonie (Sibertin-Blanc, 2009). Or, c'est en cernant les traits de cette dissidence linguistique et romanesque que Deleuze et Guattari en viennent à dépeindre l'écriture kafkaïenne comme un rhizome, ou encore comme un terrier :

« [Dans l'œuvre de Kafka] on entrera par n'importe quel bout, aucun ne vaut mieux que l'autre, aucune entrée n'a de privilège, même si c'est presque une impasse, un étroit boyau, un siphon, etc. On cherchera seulement avec quels autres points se connecte celui par lequel on entre, par quels carrefours et galeries on passe pour connecter deux points ; quelle est la carte du rhizome ; et comment elle se modifierait immédiatement si l'on entrait par un autre point. Le principe des entrées multiples empêche seul l'introduction de l'ennemi, le Signifiant, et les tentatives pour interpréter une œuvre qui ne se propose en fait qu'à l'expérimentation » (Deleuze et Guattari, 1975, p. 7).

Quelques notes sur les caractéristiques botaniques du rhizome et de son développement écartent rapidement toute interprétation essentialiste de la métaphore. Le rhizome est en effet un type tout

⁶ Les travaux présentés ici mettent à l'étude la constitution d'une base de données relationnelle prosopographique avec le SGBD Heurist, basé sur un logiciel open-source développé par Ian Johnson et abrité en France par la TGIR Huma-Num (<https://heuristnetwork.org>). L'outil devrait permettre de radiographier de façon nouvelle la réalité de la présence des exilées et de leur œuvre dans les réseaux culturels de l'Espagne de la Transition. Il s'agit de situer des événements dans une chronologie, d'évaluer leur fréquence, leur répartition et leur portée, puis de mesurer l'engagement et l'interaction des individus, groupes et institutions dans leur réalisation. L'ensemble établit des liens avec les sources, imprimées ou non, et la bibliographie secondaire, ce qui permet d'embarquer une perspective historiographique dans l'analyse. L'avantage d'Heurist, outre qu'il ne requiert aucun codage informatique, est qu'il permet à l'utilisatrice de personnaliser entièrement les modèles de base fournis et de configurer sa taxonomie en fonction de son objet spécifique. Il permet une qualification très fine des *relations* entre les items du corpus, ce qui en fait un outil exploratoire poussé.

particulier de racine. Contrairement à cette dernière, qui puise l'énergie dans le sol, le rhizome constitue en lui-même une « réserve » (de nourriture, d'énergie) pour la plante, guidant et épousant sa croissance suivant un développement souterrain et horizontal — d'où son assimilation, chez Deleuze, au terrier. Le long de ces structures horizontales on observe la ramification et la fragmentation opérées par la croissance de ramets verticaux, à n'importe quel endroit du rhizome. Ainsi des rhizomes primaires en viennent à se former (longs, non ramifiés, à croissance rapide, sans ramets) et d'autres rhizomes, « secondaires », surgissent çà et là ; courts, plus ramifiés, et dotés de ramets. On constate enfin dans un rhizome des asymétries de croissance, dues à des formes de voisinage concurrentiel (ramification, mortalité). Le diagramme ci-dessous montre le potentiel sémantique que l'on peut tirer de l'analogie du rhizome pour se figurer, par exemple, l'évolution d'écoles de pensée ou de parcours biographiques.

La figuration schématique d'un tel modèle de développement montre que malgré son caractère organique, la métaphore du rhizome a bien peu à voir avec celle de l'arbre et de ses racines. La croissance du rhizome est horizontale, là où celle de l'arbre est verticale ; et sa prolifération est multidirectionnelle, là où la poussée de l'arbre est hiérarchique (Dahan-Gaida, 2020, p. 31-37).



Figure 4. Rhizome. Représentation schématique d'une croissance rhizomatique. Eve Fourmont Giustiniani, 2022.

Dans *Mille Plateaux* (1981), Gilles Deleuze et Félix Guattari font du rhizome un concept au sens propre, en qualifiant par ce terme tout système qui obéit aux six principes suivants. Les principes de *connexion* et *d'hétérogénéité* d'abord, au sens où « n'importe quel point d'un rhizome peut être connecté avec n'importe quel autre, et doit l'être » (p. 13) : un rhizome, à la différence d'un arbre, ne fixe ni point, ni ordre, ni hiérarchie. Un principe de *multiplicité* ensuite : un multiple qui doit être traité comme substantif, c'est-à-dire comme n'ayant « plus aucun rapport avec l'Un comme sujet ou comme objet, comme réalité naturelle ou spirituelle, comme image et monde » (p. 14). Car ce n'est qu'à cette condition qu'une multiplicité ne se laisse pas surcoder par un pouvoir quelconque qui lui serait extérieur.

En outre, « les multiplicités se définissent par un dehors : par la ligne abstraite, ligne de fuite ou de déterritorialisation suivant laquelle elles changent de nature en se connectant avec d'autres » (p. 16). Tout rhizome, poursuivent les auteurs, possède ainsi « des lignes de segmentarité d'après lesquelles il est stratifié, territorialisé, organisé, signifié, attribué », mais aussi des « lignes de déterritorialisation, par lesquelles il fuit sans cesse » (p. 16). Cela conduit au principe de *rupture a-signifiante* : « Un rhizome peut être rompu, brisé en un endroit quelconque, il reprend suivant telle ou telle de ses lignes et suivant d'autres lignes » (p. 16).

Enfin, le rhizome échappe à toute hiérarchie : « Un rhizome n'est justifiable d'aucun modèle structural ou génératif. Il est étranger à toute idée d'axe génétique, comme de structure profonde » (p. 17-18). Il en résulte le dernier principe, celui de *cartographie* : du rhizome, on ne peut faire que la carte, et non le calque. Le calque, ou décalcomanie, « a déjà traduit la carte en image, il a déjà transformé le rhizome en racines et radicelles. Il a organisé, stabilisé, neutralisé les multiplicités suivant des axes de signifiante et de subjectivité qui sont les siens » (p. 21). La carte, au contraire, « est tout entière tournée vers une expérimentation en prise sur le réel » : une carte est « affaire de performance » (p. 20).

Rhizome	Arbre
Anarchique	Hiérarchique
Déterritorialisé	Territorialisé
Espace lisse	Espace strié
Hétérogène	Homogène
Multiple	Unitaire et binaire
Nomade	Sédentaire
Non-linéaire	Linéaire
Rhizomatique	Arborescent
Science mineure	Science majeure

Figure 5. Table des concepts opposant le rhizome à l'arbre, in LAURENT, Mélody, « Liberté d'action d'un apprenant dans un environnement virtuel : Modélisation numérique du monde contemporain », 2019.

Le rhizome se définit donc comme un cheminement, une méthode. En ce sens, la démarche rhizomatique diffère radicalement des régimes de pensée linéaires et hiérarchiques, induits par les modèles organicistes tels que celui de l'arbre. « L'arbre est filiation, le rhizome est alliance », résumant Deleuze et Guattari. « L'arbre pose le verbe "être", le rhizome pose la succession de conjonctions *et... et... et...* » (p. 36). Contrairement à la racine, le rhizome n'a ni début ni fin ; il invite donc à entrer et sortir par son milieu, et non à commencer et à finir. Il se déploie de manière horizontale, dans toutes les directions. Une organisation rhizomatique de la connaissance permet ainsi d'exercer une résistance contre le modèle arborescent, lequel traduit en termes épistémologiques une structure sociale oppressive. Comme le synthétise Edouard Glissant :

« Gilles Deleuze et Félix Guattari ont critiqué les notions de racine et peut-être d'enracinement. La racine est unique, c'est une souche totalitaire qui prend tout sur elle et tue alentour ; ils lui opposent le rhizome qui est une racine démultipliée, étendue en réseaux dans la terre ou dans l'air, sans qu'aucune souche y intervienne en prédateur irrémédiable. La notion de rhizome maintiendrait donc le fait de l'enracinement, mais récuse l'idée d'une racine totalitaire. La pensée du rhizome serait au principe de ce que j'appelle une poétique de la Relation, selon laquelle toute identité s'étend dans un rapport à l'Autre » (Glissant, 1990, p. 23).

Dans le rhizome, les relations se déploient sur des surfaces, des étendues sans profondeur — quoique celles-ci puissent receler des « plis ». Le rhizome invite à transformer les points en lignes : en les parcourant, on spatialise le raisonnement, on l'horizontalise. Dès lors, le temps lui aussi est pensé en

étendue. La durée se matérialise spatialement dans le *devenir* de lignes sur le plan, et non plus sous la forme d'une sédimentation verticale, à la façon de couches archéologiques accumulées. L'absence de verticalité met fin à toute hiérarchisation. Le devenir n'est plus vu comme une suite de stations qui scanderaient un déroulement unilinéaire et vectorisé. L'histoire cesse aussitôt d'être conçue de façon téléologique.

Le devenir rhizomatique est un déploiement par le milieu, sans origine ni fin. Le rhizome se constitue dans la *relation*, suivant les lois de l'alliance latérale, et non de la filiation. La causalité éclate : les jumeaux ne sont pas la genèse l'un de l'autre ; les amis ne sont pas des frères. Plutôt que des héritages, des généalogies ou des lignages, la pensée rhizomatique invite à penser les relations en elles-mêmes, indépendamment de leur terme. Circulations, échanges, collaborations se tissent sous la modalité horizontale de l'alliance, et non sous celle, verticale, de la transmission.

On saisit dès lors la portée déconstructrice d'un tel modèle au regard de certains concepts canoniques de la discipline historique. En histoire des idées, par exemple, on ne saurait aujourd'hui se restreindre à penser en termes de générations intellectuelles⁷, de filiations ou d'ascendances, ou à retracer le « pedigree » d'un concept ou d'une doctrine, comme si la transmission des idéologies et des représentations était univoque et monolithique. En pensant ces transmissions en rhizome, sous la modalité de la relation, on cesse de chercher l'origine matricielle des idées et on les considère comme surgissant de partout à la fois, suivant les lois de la mutation génétique subite —de l'événement— plutôt que de la génération.



Figure 6. *Dé-modéliser l'exil en rhizome*. Schéma de synthèse de l'approche rhizomatique de l'exil, Eve Fourmont Giustiniani, 2022.

Avec le modèle du rhizome on est donc amené à dés-essentialiser les individus, autant que les identités ou les représentations, lesquelles apparaissent comme construites et mouvantes (en devenir). L'identité n'est pas une substance : « toute identité s'étend dans un rapport à l'autre », disent Deleuze et Guattari (1977, 127). Elle est le produit de ces relations que l'individu tisse constamment avec son milieu —ou plutôt en continuité avec son milieu, qui lui est immanent. Sur ce plan d'immanence que l'on peut se figurer, ainsi que le propose Tim Ingold (2011), comme une trame faite de multiples fils entrecroisés (un écheveau ou *meshwork*), les individus seraient vus comme des nœuds mobiles. Les subjectivités apparaissent alors comme le produit instable de connexions changeantes, à l'intersection d'un maillage d'innombrables relations, et non plus comme des entités ou des substances toujours déjà là et dotées d'attributs immuables. Retracer des trajectoires individuelles dans leur devenir historique consisterait ainsi à suivre ces multiplicités

⁷ Voir par exemple l'éclairante analyse qu'effectue Serge Salaün (1992) des usages de l'étiquette de « génération » (1898, de 1927, etc.) dans l'historiographie littéraire espagnole du XXe siècle —et des torts qu'elle lui a causés.

de lignes sillonnant le plan. Ou tout au moins quelques-unes des trames de ce maillage, pour situer les nœuds qu'y forment, à tel ou tel instant, les relations tissées par un sujet en mouvement.

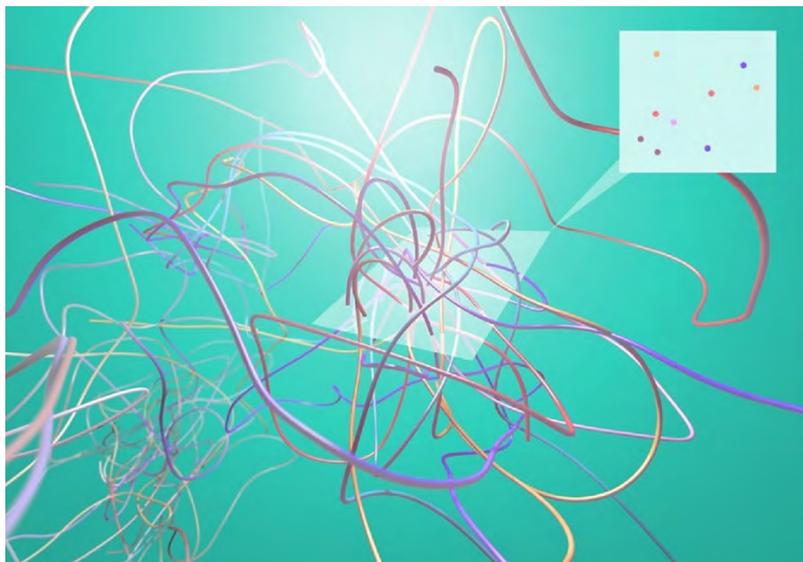


Figure 7. April Burst, *Transdisciplinary meshwork as an encounter of lines of becoming rather than assembled dots*, in Klenk, 2018. L'image confronte la vision bidimensionnelle classique des 'positions des acteurs dans un champ' représentées comme des points sur un graphique, à la vision tridimensionnelle que révèle la prise en compte des "lignes" formées par leurs trajectoires dans l'espace.

6. Les exils en rhizome : plaidoyer pour une *nomadologie*

Comment transposer le riche concept de rhizome dans notre propre démarche analytique ? Peut-il constituer un modèle pour l'histoire culturelle (en général) et pour les études sur l'exil (en particulier) ? Comme le réseau, le rhizome a une portée méta-cognitive : il est utilisable à la fois pour penser l'objet de recherche et pour organiser le récit. Pourtant, selon Guillaume Artous-Bouvet, il n'est ni une métaphore ni un modèle, pas plus qu'un contre-modèle (de l'arbre, ou de la structure), ni même « méta-modèle intégratif » ; mais plutôt « une puissance de dé-modélisation » (Artous-Bouvet, 2014, §12).

Il nous apparaît que l'objet « exils » est un cas privilégié pour penser le rhizome ou les développements rhizomatiques, voire qu'il n'est pensable que sous cette figure et méthode. Il est significatif à ce titre que l'indispensable somme scientifique coordonnée par Mari Paz Balibrea sur l'histoire culturelle de l'exil républicain espagnol de 1939 (Balibrea, dir., 2017) porte le titre de *Líneas de fuga*⁸.

« Fuir n'est pas du tout renoncer aux actions, rien de plus actif qu'une fuite », écrit Deleuze. Fuir, ce n'est pas désertier : « c'est tracer une ligne, des lignes, toute une cartographie » (1977, p. 47). L'exilé, le nomade, le migrant, est un individu en mouvement, un itinérant qui se déplace lui-même autant qu'il habite l'entre-deux. L'exil est une expérience de déterritorialisation qui libère les exilés de leur condition, de leurs racines —origine, famille, éducation, etc.— et les projette sur des lignes de fuite où elles tissent de nouvelles existences. Toute l'œuvre de l'écrivaine exilée de seconde génération qu'est Angelina Muñiz

⁸ On ne trouve malheureusement pas dans le livre d'autre développement plus poussé de l'application de ce concept à l'exil que la référence explicite de son titre aux travaux de Deleuze et Guattari, même si cette référence est sous-tendue par des travaux menés par son éditrice scientifique sur la « modernité alternative » qu'incarnent les philosophes espagnols exilés de 1939 (Balibrea, 2007).

Huberman fait ainsi état d'une expérience résiliente de l'exil, condition de possibilité de l'émancipation créatrice si souvent mentionnée par les écrivains apatrides :

« Yo soy una sobreviviente. Aprendí a sobrevivir desde niña. La verdad es que todo me sorprendía. Cambios de países. De gente. Abandonos. Pérdida del paisaje. Nuevas adquisiciones. En el fondo, me divertía. Lo que pudo ser tragedia, se convirtió para mí en el poder de observación del mundo. Lo que ahora pienso es que todos estos procedimientos fueron necesarios en mi evolución literaria exílica. Necesitaba inventarme una senda por la cual transitar. La marginación ya no importaba y la ex-centricidad fue la tabla de salvación. La liberación y el desnudamiento fueron naturales. Hallé la patria y la identidad en el cultivo de la lengua y en la creación artística. Donde no hay límites ni fronteras » (Muñiz-Huberman, 1999).

La condition exilique invite ainsi à repenser l'expérience diasporique comme une fabrique d'identités rhizomatiques. Non seulement car les identités sont faites de relations, suivant le principe que Glissant appelle poétique de la Relation, mais parce que l'identité rhizome, qui s'étend en horizontalité et non en verticalité, s'adapte aux accidents du sol par la multiplication et par l'hybridation, plus que par la transplantation. L'expérience diasporique modèle des identités intrinsèquement hétérogènes, qui vivent avec et à travers la différence : des identités hybrides (Raynaud, 2020). Ainsi, quand l'expérience de l'exil peut être vue comme une ligne de fuite, l'idée de *transtierro* théorisée par José Gaos (1949, 1966) apparaît à l'inverse comme une reterritorialisation. Le fait n'a pas échappé à des penseurs eux-mêmes issus de l'exil républicain tels que Vicente Lloréns (1974) ou Adolfo Sánchez Vázquez (1997), qui critiquent la notion gaosienne en soulignant ses impensés idéologiques, tel que le rôle du capital socio-économique initial dans le reclassement en exil, ou encore les relents colonialistes de l'hispanisme arboré par les exilés espagnols en Amérique Latine.

Penser les réseaux culturels de l'exil non pas en termes de filiations et d'héritages, mais de maillages de relations, conduirait au contraire à voir les exils de 39 comme une recomposition des réseaux de la *Edad de plata* sous les modalités de l'alliance latérale. Si l'exil rompt les cercles de sociabilités comme familiaux, et cause d'immenses pertes en faisant « éclater » toutes ces structures préalables à la guerre, il crée aussi — on le voit bien dans la correspondance — des nouvelles rencontres, des connexions réinvesties, des rapprochements inattendus (et révélateurs : songeons au repli d'Ortega y Gasset vers ses amitiés pro-franquistes durant la Guerre civile). Après le conflit, plus que jamais, sont expérimentées des relations nomades, à la façon des amitiés stoïciennes, faites de connectivités qui ne sont pas « durables » et peuvent se jouer de loin en loin. Ces liens et réseaux (re)composés durant l'exil gagnent à être conçus sous le mode des relations de camaraderie ou d'amitié décrites par Deleuze et Guattari : des liens nomades, obéissant aux lois de l'alliance latérale. Le philosophe en particulier est capable de « changer d'ami », de trouver des associations, des liens nouveaux à créer sur la surface du champ. La loi de l'alliance latérale explique la plasticité des rhizomes relationnels, à l'image de celle des systèmes neuronaux. Elle renouvelle le terme d'affinités intellectuelles en l'extirpant des généalogies — car le camarade n'est pas le frère.

Dans une telle perspective, les liens politiques, par exemple, ne sont plus pensés sous l'espèce d'organisation, de partis, de groupes ou de camps, avec leurs nécessairement problématiques listes de « membres » et leurs successives « doctrines », mais de nouveau sous la forme, beaucoup plus souple, de lignes et de courants. Ainsi la vue du traditionnel « camp républicain espagnol » cesse-t-elle d'être monolithique ; ou l'étude du « socialisme en exil », par exemple, peut-elle prendre en compte les expressions diversifiées du militantisme et l'évolution idéologique des acteurs, en fonction du pays concret d'exil étudié (Faber, 2016). De la même façon, la conception de la « tradition libérale » comme un héritage « occulté » durant la période franquiste, et « sauvé » (*rescatado*) par une certaine droite phalangiste plus ou moins repentie, gagnerait à être vue sous le mode de la dissémination, c'est-à-dire sous une perspective transnationale, attentive à d'autres polarisations que celles qui se cristallisent dans la seule Péninsule. Sous cet angle, ce que sont devenus le « libéralisme » ou le « socialisme » dans l'Espagne en 1975 n'a plus grand-chose à voir avec ce qu'ils étaient en 1931.

Enfin, l'analogie du maillage ou *meshwork* renouvelerait certainement la question (objet d'une attention historiographique assez récente) des relations et transferts culturels entre les exils de 1939 et « l'intérieur », souvent pensés jusqu'ici à l'aide de la métaphore des « ponts » : une image plutôt appauvrissante pour se figurer des transferts multidirectionnels et des systèmes polycentriques (Larraz, 2022 ; López García *et al.*, éd., 2021).



Figure 8. Spatialiser/modéliser l'exil républicain espagnol de 1939. Diagramme de synthèse des champs, objectifs et outils d'une approche transdisciplinaire des exils, Eve Fourmont Giustiniani, 2022.

7. Suivre les lignes de fuite de l'exil républicain espagnol : de la « cartographie sensible » à la diagrammatique

Le terme de cartographie —cinquième principe du système rhizomatique pour Deleuze et Guattari— nous invite à revenir sur les modes de figuration visuelle qu'offre la spatialisation de la pensée ; où le terme de *figuration* présente l'avantage de rendre plus palpable l'opération de « création » d'image que le terme de *représentation*, qui suppose qu'il existerait une réalité déjà là qu'il s'agirait de copier. Ainsi, comment se représenter l'exil (et les retours) à la fois en diachronie et en synchronie, chronologiquement et spatialement ?

Déplier horizontalement dans l'espace le rhizome de l'exil, c'est tenter de mettre en relief les liens et *relations* qui unissent les exilés entre eux, mais aussi avec les intellectuels de l'intérieur et ceux de leur pays d'accueil. C'est retracer des trajectoires d'artistes, d'écrivains, d'intellectuels à travers le prisme spatial, c'est

à dire les localiser dans les zones géographiques où leur présence ou activité est documentée, afin de prendre en compte le contexte culturel avec lequel ils et elles entrent en contact. C'est enfin topographier les circulations des éléments culturels que ces personnes déplacent avec elles: idées, représentations, récits, images, motifs littéraires ou iconographiques, mais aussi croyances et mythes ; et analyser comment ces idées et ces images circulent, se transforment et s'hybrident, se recomposent au sein de nouveaux systèmes où ils coexistent avec d'autres et, loin de disparaître ou s'effacer avec la rupture de l'exil, sont resignifiés par ces contacts inédits que l'expatriation permet de nouer. Les bases de données relationnelles conçues dans une perspective prosopographique, on l'a dit, offrent des possibilités de figuration extrêmement fécondes de ces phénomènes.

Mais ces formes de visualisation des résultats de la recherche et du processus même qui y conduit peuvent aussi être conçues sous des modes « sensibles », qui assument davantage leur caractère constructiviste de représentations. Le principe de cartographie du rhizome prend ainsi tout son sens. « Faites des cartes, et pas des photos ni des dessins », proclament Deleuze et Guattari dans *Mille Plateaux* : le rhizome est « carte et non pas calque » (1980, p. 20). Cohérence et incohérence, ordre et désordre, le rhizome est mouvant, il est fait de directions plus que points. Le dessiner, c'est aussitôt le trahir, le figer, le tuer. Le rhizome est vivant : son découpage n'est jamais établi, fixé une fois pour toutes, mais il reste au contraire variable et toujours à refaire.

En dresser la cartographie, comme l'entendent Deleuze et Guattari, relèverait plutôt de la topographie, c'est-à-dire du balisage d'un terrain au fil de sa découverte. Une cartographie itinérante, donc, qui éviterait la vision verticale surplombante des cartes militaires, administratives, diplomatiques, toujours stratégiques et orientées par les fins de ceux qui les dressent, pour revenir à une perspective topographique « située », comme l'étaient les cartes avant la généralisation des plans ichnographiques. On parlait autrefois de chorographie, c'est-à-dire de notes d'arpentage, où le discours porte à la fois sur la situation que l'on essaie de dépeindre et la manière dont on fabrique la carte. Un tel relevé des lignes de parcours suivies au cours d'une recherche serait un mode de figuration possible de la complexité des objets étudiés, vue « au ras du sol ».

La topographie ou chorographie, entendue comme ce relevé des lignes « à la promenade », évoque les « pratiques de spatialisation » étudiées par Michel de Certeau : ces « arts du geste et de la narration des pas » que sont les parcours et les itinéraires, « des actions qui conduisent à arpenter l'espace, à produire de l'espace » (Certeau, 1980, p. 177-178). Depuis les travaux de Kevin Lynch en 1960 (2020), la démarche de la géographie cognitive et sensible que poursuivent Kenneth White (1994) ou Guy di Méo (1991) se prolonge dans des études géocritiques, géopoétiques ou géolittéraires qui attestent le tournant spatial mentionné plus haut et présentent des modèles stimulants (Tally, 2013 ; Bisenius-Penin, 2018).

On pourrait ainsi, comme y invitent les travaux de l'anthropologue anglais Tim Ingold sur la notion de ligne (Ingold, 2011), visualiser les trajectoires d'exilés comme des maillages (*meshworks*). Prolongeant le rhizome deleuzien par ses lignes de fuite, le maillage ingoldien rend compte « des multiples systèmes de fils, de cheminements, de traits tissant et réalisant le monde » (Citton et Walentowitz, 2012). Ces recherches, que l'on pourrait *écosphiques*, trouvent leur prolongement dans le champ de la littérature. Sophie Ménard, par exemple, (2017) entend poursuivre ce « chantier ethnocritique » consistant à « repérer les cosmologies linéaires qui organisent certains récits » (p. 2). Une telle lecture des textes et des parcours doit adopter le régime de la ligne courbe ou fluide, et non celui de la ligne segmentée, divisée en stations successives entre lesquelles il ne se passerait rien. Suivre la ligne de tels récits conduit à embrasser des paysages changeants, découverts à mesure qu'on les arpente, c'est-à-dire à « filer » ou tisser le paysage, plutôt qu'à le cartographier : *yarning*, dit l'anglais, et non *mapping*.



Figure 9. Claudio Herrera, *El deseo de la artista emancipada*, 2019. Crayon et graphite sur papier, 70x110 cm. (Courtesy)

Des exilés, on aimerait ainsi retranscrire les manières de produire de l'espace en habitant des territoires. On parcourrait un monde constitué de multiples lignes enchevêtrées —lignes de déterritorialisation, lignes de transit, lignes de fuite. Des trajectoires parfois hésitantes, hasardeuses ou illogiques, mais non moins éloquentes : des lignes d'« erre », comme les désignent Deleuze et Guattari reprenant le terme du psychiatre Fernand Deligny (2007, p. 779), qui consignait par le dessin les sinueuses allées et venues de ses patients autistes. Guattari campe ainsi le projet de « cartographies schizo-analytiques », qui montreraient les « territorialités » sociales que parcourt le désir d'un individu et les différentes lignes de devenir qu'il y trace (Antonioli, 2012; Querrien, 2019). Ce sont, note Deleuze, des « géo-analyses », en ce sens qu'elles suivent les lignes qui établissent des relations entre la psyché et le lieu (Deleuze, 1977, p. 152).

On pourrait imaginer de déployer sur ce modèle des biographies rhizomatiques, où les parcours individuels seraient suivis comme des lignes faisant maillage avec d'autres, à la façon d'un écheveau de fils entremêlés dont on déploierait les spires. On sortirait du régime de la liste et du pointillé (le répertoire, le catalogue, les listes d'attributs, les catégories), lesquels segmentent les lignes et la territorialisent en figeant l'identité dans des coordonnées ; pour suivre plutôt les lignes (de fuite) des exilés et le tramage de leurs relations, qui constituent des identités en mouvement. À l'instar du relevé topographique de l'explorateur, de telles cartographies ne balisent pas un chemin déjà parcouru pour mesurer et régir l'espace, mais servent plutôt d'instruments d'exploration le dévoilant au fil du chemin : *caminante, no hay camino, se hace camino al andar...*

Ces modes de figuration, qui ne prétendent pas se substituer aux modélisations scientifiques telles que celles qu'offre l'analyse quantitative, peuvent cependant accompagner la recherche et contribuer à la situer, par l'espace d'auto-réflexivité qu'ils ouvrent. Face aux datavisualisations numériques, parée d'une scientificité visuelle trompeuse (car comme toute figuration, elles sont porteuses de biais de représentation), l'approche sensible est à la fois plus sincère et plus modeste. N'utilise-t-on pas des « vues d'artiste » pour se figurer des objets astrophysiques inobservables ? Visualisations complémentaires, plutôt qu'alternatives,

à celles des méthodes quantitatives, les figurations sensibles n'en constituent pas moins une forme de pensée visuelle qui propose un imaginaire raisonné et construit. Les adopter comme régime de pensée finit souvent par transformer l'objet même de la recherche, autant que la façon de la pratiquer.

On plaidera donc ici pour une méthode « diagrammatique », telle que Johanna Drucker la définit dans *Graphesis : Visual Forms of Knowledge Production* (2014), et la prolonge par exemple dans sa « Database Narrative in Book and Online » (2015), étonnant atlas de ses productions inachevées ; ou encore telle que la pratique Donna Haraway (2020), tirant les fils de l'image et du texte pour créer des constellations d'idées hybrides. Le diagramme —un assemblage des actes de figuration, d'écriture et d'articulation logique (Besse, 2006, p. 15)—, est l'une des matérialisations possibles d'un régime sémiotique délinéarisé et rhizomatique (Letellier, 2005). Gilles Deleuze, qui emprunte le terme à Michel Foucault, l'explique lorsqu'il décrit le travail du peintre Francis Bacon. Base de ses compositions, le diagramme se présente d'abord comme un entrelacs indistinct sur la toile, un chaos dont finit par émerger une nouvelle image. Le diagramme est donc un moment de destruction ou de déterritorialisation, que suit un moment de reconfiguration ou de création. « Le diagramme ne fonctionne jamais pour représenter un monde préexistant, il produit un nouveau type de réalité, un nouveau modèle de vérité », explique Deleuze (1981: 43). C'est par la destruction de tout régime significatif préalable que peut y surgir un ordre nouveau. Le diagramme « agit comme processus immanent qui renverse le modèle et ébauche une carte, même s'il constitue ses propres hiérarchies, même s'il suscite un canal despotique », écrivent encore Deleuze et Guattari (1980, p. 31).

En tant que tentative de cartographie sensible d'espaces en constante mutation, le diagramme assume son empirisme et en fait une source de sérendipité. Performatif et de ce fait auto-réflexif, il donne à voir des objets de recherche depuis un point de vue situé. Au plan cognitif, c'est donc un outil de figuration heuristique autant que d'exploration analytique.

Le diagramme, capable de s'adapter à la topographie de lignes de fuite, apparaît ainsi comme une figure d'intelligibilité de la pensée rhizomatique. Dans la mesure où le rhizome n'est ni un modèle, ni une analogie, mais bien plutôt un *agencement*, un espace de l'alliance et de l'hybridité, il est inséparable d'un devenir technique ou artistique : « le statut du rhizome pourrait alors être celui du diagramme-catastrophe qui dé-figure l'arbre, le fait muter, pour en faire jaillir de nouvelles virtualités », écrit Laurence Dahan-Gaida (2020, p. 38).

Si l'on tentait de figurer graphiquement un rhizome diasporique, formé de multiples parcours individuels d'exilés, eux-mêmes pris dans un complexe écheveau de relations, il est fort probable que l'on n'obtiendrait pour tout résultat qu'un diagramme chaotique. Une telle représentation aurait à tout le moins la vertu de figurer le degré de complexité d'un tel objet d'étude. Dans cet inextricable enchevêtrement de lignes, pourrait-on distinguer des amas de plis faisant ployer la surface en zones critiques d'échange ou de pouvoir, ou encore les détours et les nœuds formés par telle ou telle trajectoire individuelle ? Le parcours biographique d'un exilé ainsi figuré tiendrait bien davantage de la « cartographie schizo-analytique » que du répertoire ordonné d'événements, et serait certainement plus représentatif de la complexité du réel. De même, un groupe ou institution donné y apparaîtrait comme un espace d'échanges et de relations constamment redéfini, et non comme une structure close et figée.

Prétendre à une représentation « totale » de tels objets est évidemment utopique, et son efficacité didactique serait sans doute limitée. Mais la démarche de visualisation graphique de systèmes complexes, fût-ce au moyen de croquis labyrinthiques, n'en est pas moins porteuse de sens. Tout processus de recherche s'accompagne de fait de la production d'une masse considérable et souvent désordonnée de notes, schémas et autres cartes mentales. Topographie d'une pensée en train de se dérouler, ces traces du procès de la recherche disparaissent, le plus souvent, de l'écriture académique qui en résulte. Le moment de destruction créatrice opéré par la mise en diagramme est occulté au profit du sens qui en a émergé. La multidimensionnalité du rhizome est escamotée par la logique séquentielle du récit.

Pourtant, la figuration sensible de ces processus d'intellection ne contribue-t-elle pas à l'heuristique narrative, autant qu'à la probité déontologique ? L'hybridation des régimes textuel et visuel de pensée, au-delà d'une simple fonctionnalité illustrative, produit des mutations épistémologiques majeures. La visualisation graphique d'agencements rhizomatiques, telle que la permettent le diagramme ou la cartographie sensible, pourrait bien être un mode de figuration privilégié de la *nomadologie*.

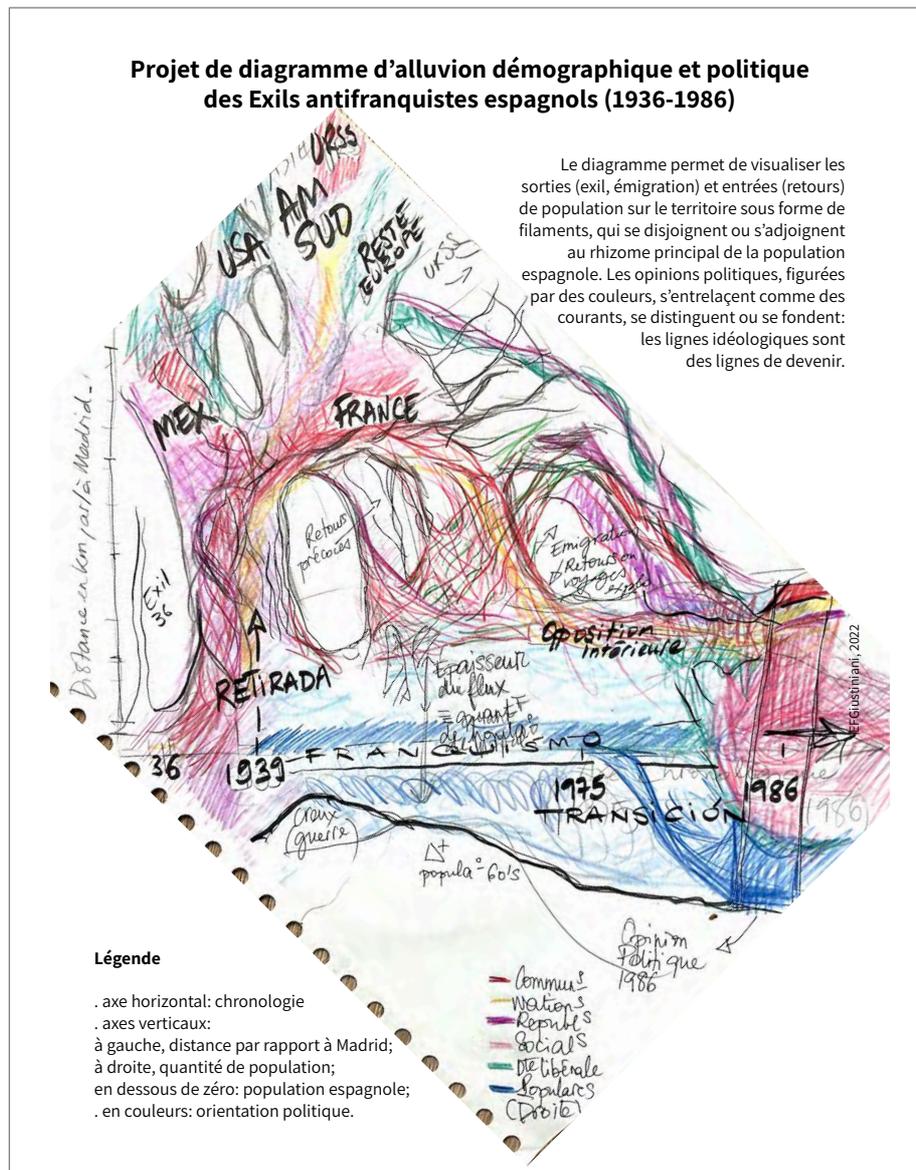


Figure 10. *Projet de diagramme d'alluvion démographique et politique des exils antifranquistes espagnols (1936-1939)*, Eve Fourmont Giustiniani, 2022.

Bibliographie citée

- ÁLVAREZ FRANCÉS, Leonor et VAN DEN HEUVEL Charles, 2014, *Mapping Notes and Nodes in Networks. Exploring potential relationships in biographical data and cultural networks in the creative industry in Amsterdam and Rome in the early modern period*, KNAW-Public Private Project, Huygens Institute for the History of the Netherlands, en ligne : <https://hdl.handle.net/1887/54784>.
- ANDRADE, Juan, 2018, « El ensayo político en el exilio español (1939-1977) », in MARTÍN GIJÓN, Mario, ed., *El ensayo del exilio republicano de 1939. I. España y el mundo. Filosofía y política*, Sevilla, Renacimiento, p. 183-304.
- ANTONIOLI, Manola, 2012, « Cartographier l'inconscient », in *Chimères*, vol. 76, n° 1, p. 91-100, en ligne : <https://www.cairn.info/revue-chimeres-2012-1-page-91.htm>.
- ARMATTE, Michel et DAHAN DALMEDICO, Amy, 2004, « Modèles et modélisations, 1950-2000 : Nouvelles pratiques, nouveaux enjeux », in *Revue d'histoire des sciences*, Paris, vol. 57, n° 2, p. 243-303, en ligne : https://www.persee.fr/doc/rhs_0151-4105_2004_num_57_2_2214.
- ARTOUS-BOUVET, Guillaume, 2014, « Rythmes, rhizomes, machines : la Nature répétée », in CAZALAS, Inès et FROIDEFOND, Marik (dirs.), *Le modèle végétal dans l'imaginaire contemporain*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, p. 33-46, disponible sur : <https://books.openedition.org/pus/3297>.
- AZNAR SOLER, Manuel, et LÓPEZ GARCÍA, José Ramón (dirs.), 2017, *Diccionario biobibliográfico de los escritores, editoriales y revistas del exilio republicano de 1939*, Sevilla, Renacimiento.
- BALIBREA, Mari Paz, 2007, *Tiempo de exilio: una mirada crítica a la modernidad española desde el pensamiento republicano en el exilio*, Barcelona, Montesinos.
- —, (coord.), 2017, *Líneas de fuga. Hacia otra historiografía cultural del exilio republicano español*, Madrid, Siglo XXI.
- BERTIN, Jacques, 2017, *Le Graphique et le traitement graphique de l'information*, Bruxelles, Zones Sensibles.
- BESSE, Jean-Marc, 2006, « Cartographie et pensée visuelle. Réflexions sur la schématisation graphique », communication présentée lors de la journée d'étude *La carte, outil de l'expertise aux XVIIIe et XIXe siècles*, Université de Strasbourg, 9 juin 2006, disponible sur : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00256710/document>
- BISENIUS-PENIN, Carole, 2018, « Création littéraire en résidence : une approche géopoétique et géoculturelle de l'espace », in *Cuadernos de Literatura Comparada*, Porto, n° 38, p. 45-65, en ligne : <http://ilc-cadernos.com/index.php/cadernos/article/view/462/517>.
- BLANCO AGUINAGA, Carlos, 2002, « Sobre la especificidad del exilio español de 1939 », in *Nuevo Texto Crítico*, Stanford University, vol. 15, n°29-32, p. 9-16, disponible sur https://muse.jhu.edu/content/crossref/journals/nuevo_texto_critico/v015/15.29-32.aguinaga.html.
- BOCANEGRA BARBECHO, Lidia, 2021, « Fuentes digitales para el estudio del exilio republicano español », in *Hispania Nova*, Madrid, vol. , n° 1-extraordinario, p. 12-46, en ligne : <https://e-revistas.uc3m.es/index.php/HISPNOV/article/view/6178>.
- BOUGNOUX, Daniel, 1991, *La communication par la bande : introduction aux sciences de l'information et de la communication*, Paris, La Découverte.
- BRANDHORST, Rosa et KRZYZOWSKI, Lukasz, 2022, « Biographical Reconstructive Network Analysis (BRNA): A Life Historical Approach in Social Network Analysis of Older Migrants in Australia », in *Forum Qualitative Sozialforschung / Forum: Qualitative Social Research*, Berlin, vol. 23, n°1, disponible sur : <https://www.qualitative-research.net/index.php/fqs/article/view/3715>.
- CAILLOUX Marianne, 2018, « Au croisement de l'histoire culturelle et des sciences de l'information et de la communication. Une approche transdisciplinaire des transferts culturels dans les Alpes Occidentales tardomédiévales », in *Diasporas. Circulations, migrations, histoire*, Presses Universitaires du Midi, n° 32, p. 31-52, en ligne : <http://journals.openedition.org/diasporas/2119>

- CAUDET, Francisco, 1998, « Dialogizar el exilio », in AZNAR SOLER, Manuel (ed.), *El exilio literario español de 1939 : Actas del Primer Congreso Internacional (Bellaterra, 27 de noviembre- 1 de diciembre de 1995)*, Vol. 1, Barcelona, Crítica, p. 31-56. Disponible sur: http://www.cervantesvirtual.com/obra-visor/el-exilio-literario-espanol-de-1939-actas-del-primer-congreso-internacional-bellaterra-27-de-noviembre-1-de-diciembre-de-1995-volumen-1--0/html/ff70a9e4-82b1-11df-acc7-002185ce6064_100.html
- CERTEAU (DE), Michel, 1980, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Union générale d'éditions, collection 10/18.
- CHARITONIDOU, Marianna, 2016, « Réinventer la posture historique : les débats théoriques à propos de la comparaison et des transferts », in *Espaces et sociétés*, Toulouse, n° 167, p. 137-152, DOI: [10.3917/esp.167.0137](https://doi.org/10.3917/esp.167.0137)
- CITTON, Yves et VALENTOWITZ, Saskia, 2012, « Pour une économie des lignes et des tissages », in *Revue des Livres*, Paris, n° 4, p. 28-39, en ligne : <https://www.contretemps.eu/wp-content/uploads/RDL-4global-32-43.pdf>.
- CREC (Centre de Recherches sur l'Espagne Contemporaine), 2017, « Thématique pluriannuelle 2017-2022 – CREC-PARIS 3 », site crec-paris3.fr, en ligne : <https://crec-paris3.fr/thematique-pluriannuelle-2017-2022>.
- DA COSTA KAUFMANN, Thomas, DOSSIN, Catherine, JOYEUX-PRUNEL, Béatrice (dirs.), 2015, *Circulations in the Global History of Art*, Farnham, Burlington, Ashgate.
- DAHAN-GAIDA, Laurence, 2020, « Métamorphoses de l'arbre : du schème au diagramme et du corail au rhizome », in *Cahiers philosophiques*, Paris, vol. 163, n° 4, p. 23-46, disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-cahiers-philosophiques-2020-4-page-23.htm>.
- DEDIEU, Jean-Pierre, 2017, « Encore un effort ! », in *Mélanges de la Casa de Velázquez. Nouvelle série*, Madrid, n° 47-2, p. 297-301, en ligne : <http://journals.openedition.org/mcv/7944>.
- DELEUZE, Gilles, 1977, *Dialogues. Avec Claire Parnet*, Paris, Flammarion.
- —, 1981, *Francis Bacon. Logique de la sensation*, Paris, Éditions de la différence.
- DELEUZE, Gilles, et GUATTARI, Félix, 1975, *Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris, Minuit.
- —, 1977, *Rhizome*, Paris, Minuit.
- —, 1980, *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie 2*, Paris, Minuit.
- DELIGNY, Fernand (2007), « Lignes d'erre. Chronique d'une tentative », *Partisans*, n°65, mai-juin 1972, reed. dans *Œuvres*, Paris, L'Arachnéen.
- DI MÉO, Guy, 1991, *L'Homme, la société, l'espace*, Paris, Anthropos.
- DOMINIC LARAMEE, François, 2017, « Les tournants géographiques, le numérique et la pratique historique », in *Cahiers d'histoire*, Dijon, vol. 35, n° 1, p. 149-173, en ligne : <https://www.erudit.org/en/journals/histoire/1900-v1-n1-histoire03233/1041623ar/>.
- DOSSE, François, 2009, *Gilles Deleuze et Félix Guattari. Biographie croisée*, Paris, La Découverte.
- DRUCKER, Johanna, 2014, *Graphesis – Visual Forms of Knowledge Production*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press.
- —, 2015, « Database Narrative in Book and Online », in *The Journal of Electronic Publishing*, Michigan, vol. 18, n° 1, disponible sur : <http://hdl.handle.net/2027/spo.3336451.0018.113>.
- DUFOIX, Stéphane, 2011, *La dispersion : une histoire des usages du mot diaspora*, Paris, Amsterdam.
- Eiroa, Matilde, 2019, « Primary sources for a digital-born history: the Hispanic blogosphere on the Spanish Civil War and Franco's regime », in *Culture & History Digital Journal*, CSIC, vol. 7, n° 2, en ligne: <http://cultureandhistory.revistas.csic.es/index.php/cultureandhistory/article/view/144>.
- Faber, Sebastiaan, 2016, « Exilio e hispanismo norteamericano: cuatro paradigmas de interpretación », in *Laberintos*, Valencia, n° 18, p. 159-172.
- FERNÁNDEZ SEBASTIÁN, Javier, 2015, « Metáforas para la historia y una historia para las metáforas », in GODICHEAU, François, SANCHEZ LEON, Pablo (eds.), *Palabras que atan: metáforas y conceptos del vínculo social en la historia moderna y contemporánea*, Madrid, Fondo de Cultura Económica, p. 33-62, disponible sur : <https://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=5731724>.
- FOUCAULT, Michel, 1983, « Usage des plaisirs et techniques de soi », in *Le Débat*, Paris, vol. 5, n°27, p. 46-72, disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-le-debat-1983-5-page-46.htm>.
- GAOS, José, 1949, « Los “transterrados” españoles de la filosofía de México », in *Filosofía y Letras*, México, n°36, p. 207-231.

- —, 1966, « La adaptación de un español a la sociedad hispanoamericana », in *Revista de Occidente*, Madrid, segunda época, n°38, p. 168-178.
- GARROTE, Gabriel, 2014, « Réseaux : de la notion à l'analyse. Heurs et malheurs d'un outil », carnet *Réseaux et Histoire*, en ligne : <https://reshist.hypotheses.org/464>.
- GLISSANT, Édouard, 1990, *Poétique de la Relation*, Paris, Gallimard.
- GRANDJEAN, Martin, 2015, « Introduction à la visualisation des données : l'analyse de réseau en histoire », in *Geschichte und Informatik*, Zurich, n° 18/19, p. 109-128.
- —, 2021, « Introduction to Social Network Analysis: Basics and Historical Specificities », conférence lors du colloque *HNR+ResHist Conference*, 13 juin 2020, disponible sur : <https://zenodo.org/record/5083036>.
- GUATTARI, Félix, 1989, *Cartographies schizoanalytiques*, Paris, Galilée.
- —, 2011, *Lignes de fuite. Pour un autre monde de possibles* (1979, posthume), La Tour d'Aigues, Éd. de l'Aube.
- HARAWAY, Donna, 2020, *Vivre avec le trouble*, Vaulx-en-Velin, Éditions des Mondes à faire.
- HOYOS PUENTE (DE), Jorge, 2012, *La utopía del regreso. Proyectos de Estado y sueños de nación en el exilio republicano en México*, México, El Colegio de México, Universidad de Cantabria.
- —, 2014, « La historia cultural de la política en los estudios de los exilios », communication présentée lors des *II Jornadas de Trabajo sobre Exilios Políticos del Cono Sur en el siglo XX*, novembre 2014, disponible sur : <http://sedici.unlp.edu.ar/handle/10915/59670>.
- INGOLD, Tim, 2011 [2007], *Une brève histoire des lignes*, Bruxelles, Zones Sensibles.
- KLENK, Nicole, 2018, « From network to meshwork: Becoming attuned to difference in transdisciplinary environmental research encounters », in *Environmental Science & Policy*, vol. 89, p. 315-321, en ligne : <https://doi.org/10.1016/j.envsci.2018.08.007>.
- LAURENT, Mélody, 2019, « Liberté d'action d'un apprenant dans un environnement virtuel : Modélisation numérique du monde contemporain », Conférence, *H2PTM'19: De l'hypertexte aux humanités numériques*, Montbéliard, en ligne : <https://hal.science/hal-02344540v1>.
- LARRAZ, Fernando, 2022, « Puentes de poesía entre el interior y el exilio », in *Mélanges de la Casa de Velázquez. Nouvelle série*, Madrid, n° 52-1, en ligne : <https://journals.openedition.org/mcv/16413?lang=fr>.
- LEMERCIER, Claire, 2005, « Analyse de réseaux et histoire », in *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, Paris, vol. 52, n° 2, p. 88-112, en ligne : <https://www.cairn.info/revue-d-histoire-moderne-et-contemporaine-2005-2-page-88.htm>.
- LETELLIER, Bénédicte, 2005, « Saisir la pensée diagrammatique, lectures plurielles », in *Acta Fabula*, Paris, vol. 6, n° 2, en ligne : <https://www.fabula.org:443/revue/document962.php>.
- LLORENS, Vicente, 1974, « Jorge Guillén desde la emigración », in *Revista de Occidente*, Madrid, n°130, p. 78-87.
- LÓPEZ GARCÍA, José Ramón, AZNAR SOLER, Manuel, RODRÍGUEZ, Juan et LÁZARO SANZ, Esther (eds.), 2021, *Puentes de diálogo entre el exilio republicano de 1939 y el interior*, Sevilla, Renacimiento.
- LYNCH, Kevin, 2020, *L'image de la cité* (1^e ed.: 1960), Malakoff, Dunod.
- MACHEREY, Pierre, 2018, « Entre les lignes. (Ingold) », in *À l'essai*, Paris, Kimé, p. 297-363, en ligne : <https://www.cairn.info/a-l-essai--9782841749119-p-297.htm>.
- MAISONOBE, Marion, 2021, « “Les lieux qui font liens” : Several Ways to Integrate Places in Network Analysis », conférence, *Historical Networks Research : ResHist Conference 2021*, Esch-sur-Alzette, Luxembourg, en ligne : <https://hal.science/hal-03806677>.
- MARICHAL, Juan, 1976, « Treinta y seis años de exilio: las fases políticas del destierro español (1939-1975) », in *Historia 16*, Madrid, n° 5, p. 35-41.
- MARTÍN GIJÓN (ed.), 2018, *El ensayo del exilio republicano de 1939*, 2 vols., Sevilla, Renacimiento.
- MATEOS, Abdón, 2015, *Exilios y retornos*, Madrid, Eneida.
- MÉNARD, Sophie, 2017, « Narrativité anthropologique de la ligne contemporaine. Bailly, Echenoz, Sautière », in *Captures*, Montréal, vol. 2, n° 2, dossier « Imaginaire de la ligne », en ligne : revuecaptures.org/node/917.
- MOLINO, Jean, 1979, « Métaphores, modèles et analogies dans les sciences », in *Langages*, Paris, vol. 12, n° 54, p. 83-102, en ligne : https://www.persee.fr/doc/lgge_0458-726x_1979_num_12_54_1820.
- MORETTI, Franco, 2008, *Graphes, cartes et arbres. Modèles abstraits pour une autre histoire de la littérature*, Paris, Les Prairies Ordinaires.

- MUÑIZ-HUBERMAN, Angelina, 1999, « La puerta del exilio », in *El canto del peregrino : hacia una poética del exilio*, Sant Cugat del Vallès, Associació d'Idees ; Gexel, p. 174-180, disponible sur : <http://www.cervantesvirtual.com/nd/ark:/59851/bmc18368>.
- NOUSS (NUSELOVICI), Alexis, 2013, « Exil et post-exil », working paper de la Fondation Maison des Sciences de l'Homme 2013-45, disponible sur : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00861334>.
- PAVEAU, Marie-Anne, 2015, « [Dictionnaire :] Délinéarisation », in *Technologies discursives*, en ligne : <https://technodiscours.hypotheses.org/320>.
- PERRIN KHELISSE, Anne et ROFFIDAL, Émilie, 2019, « La notion de réseau en histoire de l'art : jalons et enjeux actuels », in *Perspective. Actualité en histoire de l'art*, n° 1, p. 241-262, en ligne : <http://journals.openedition.org/perspective/13613>.
- PONS, Anaclét et EIROA, Matilde, 2018, *Historia digital: una apuesta del siglo XXI. Dossier de Ayer, n°110*, Madrid, Marcial Pons.
- QUAGGIO, Giulia, (ed.), 2014, *Volver a España. El regreso del exilio intelectual durante la Transición. Dossier de Historia del Presente, n°23*, Madrid, Asociación de Historiadores del Presente.
- QUERRIEN, Anne, 2019, « La schizoanalyse : une cartographie à n dimensions », in *Chimères*, en ligne : <https://www.revue-chimeres.fr/La-schizoanalyse-une-cartographie-a-n-dimensions-discussion-avec-Anne-Querrien>.
- RAYNAUD, Claudine, 2020, « "Identité", diaspora et études (trans)atlantiques : le sujet "noir" entre reconfiguration identitaire et poétique de l'identité », in GOMEZ-MULLER, Alfredo, (éd.), *Construccions de l'imaginaire national en Amérique latine*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, p. 75-88, en ligne : <http://books.openedition.org/pufr/17807>.
- RODRÍGUEZ, Juan, 2005, « El exilio literario en la periferia de la literatura española », in *La Literatura y la Cultura del exilio republicano español de 1939: Actas del IV Coloquio Internacional de 2002 en La Habana, Cuba*, Alicante, Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes.
- RUBY, Christian et ROSEMBERG, Julien, 2006, « Une histoire culturelle contemporaine ou une histoire culturelle du contemporain ? », in *Espaces Temps.net. Revue électronique des sciences humaines et sociales*, en ligne : <https://www.espacestems.net/articles/une-histoire-culturelle-contemporaine-ou-une-histoire-culturelle-du-contemporain/>.
- SALAÛN, Serge, 1992, « La "Génération de 1927" : une appellation mal contrôlée », *Histoire de la littérature espagnole contemporaine XIXe-XXe siècles : questions de méthode*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, p. 107-118, en ligne : <https://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=591373>.
- SÁNCHEZ CUERVO, Antolín, 2015, « Penser en los márgenes. El exilio de la filosofía », in *Laberintos: revista de estudios sobre los exilios culturales españoles*, Valencia, n° 17, p. 245-256, disponible sur : <https://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=5422942>.
- SÁNCHEZ VÁZQUEZ, Adolfo, 1997 [1977], « Cuando el exilio permanece y dura », in *Recuerdos del exilio*, Sant Cugat del Vallès, GEXEL – UAB – Associació d'Idees, 1997, p. 45-46.
- SARRÍA BUIL, Aránzazu, (ed.), 2019, *Retornos del exilio republicano español: dilemas, experiencias y legados*, Madrid, Ministerio de Justicia.
- SANTELLI, Emmanuelle, 2019, « L'analyse des parcours. Saisir la multidimensionalité du social pour penser l'action sociale », in *Sociologie*, Paris, vol. 10, n° 2, p. 153-171, en ligne : <https://www.cairn.info/revue-sociologie-2019-2-page-153.htm>.
- SIBERTIN-BLANC, Guillaume, 2009, « Deleuze et les minorités : quelle 'politique' ? », in *Cités*, Paris, vol. 40, n° 4, p. 39-57, en ligne : <https://www.cairn.info/revue-cites-2009-4-page-39.htm>.
- TALLY, Robert T., 2013, *Spatiality*, London/New York, Routledge.
- TEJADA, Ricardo, 2023, *L'essai en Espagne à l'épreuve de l'exil et de la dictature (1939-1976) : la malle et la boussole*, Paris, L'Harmattan.
- URBAIN Jean-Didier, 2014, « La trace et le territoire », in *Actes Sémiotiques*, Limoges, vol. 117, en ligne : <https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/index.php?id=5277>.
- VARENNE, Franck, 2016, « Histoire de la modélisation : quelques jalons », communication lors du colloque *Modélisation, succès et limites*, Paris, CNRS/Académie des Technologies, en ligne : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02495473>.
- WHITE, Kenneth (1994), *Le Plateau de l'Albatros. Introduction à la géopoétique*, Paris, Grasset.

Table des figures

- Figure 1. *Paysage politique et culturel (Espagne, 1900-1945 aprox.), du point de vue d'une hispaniste française*. Eve Fourmont Giustiniani, 2022.
- Figure 2. *Network and analysis interpretation: how do we 'read' networks and how do we 'translate' them into the language of historical research?*, Martin Grandjean, 2021.
- Figure 3. *Cartographier l'exil républicain espagnol de 1939*. Diagramme de préconceptualisation d'une base de données relationnelle prosopographique, Eve Fourmont Giustiniani, 2023.
- Figure 4. *Rhizome*. Représentation schématique d'une croissance rhizomatique, Eve Fourmont Giustiniani, 2022.
- Figure 5. *Table des concepts opposant le rhizome à l'arbre*, in « Liberté d'action d'un apprenant dans un environnement virtuel : Modélisation numérique du monde contemporain », Mélody Laurent, 2019.
- Figure 6. *Dé-modéliser l'exil en rhizome*. Schéma de synthèse de l'approche rhizomatique de l'exil, Eve Fourmont Giustiniani, 2022.
- Figure 7. *Transdisciplinary meshwork as an encounter of lines of becoming rather than assembled dots*, April Burst, in Klenk, 2018.
- Figure 8. *Spatialiser/modéliser l'exil républicain espagnol de 1939*. Diagramme de synthèse des champs, objectifs et outils d'une approche transdisciplinaire des exils, Eve Fourmont Giustiniani, 2022.
- Figure 9. *El deseo de la artista emancipada*, Claudio Herrera, 2019. (Courtesy)
- Figure 10. *Projet de diagramme d'alluvion démographique et politique des exils antifranquistes espagnols (1936-1939)*, Eve Fourmont Giustiniani, 2022.

Annexe

Cinquante auteurs, autrices et artistes espagnols exilés

ALBERTI, Rafael	GOYTISOLO, Juan	NICOL, Eduardo
ANDUJAR, Manuel	GUILARTE, Cecilia G. de	PAMIÈS, Teresa
ARNAIZ, Aurora	GUILLEN, Jorge	RAVENTÓS, Joan
ARRABAL, Fernando	IBARRURI, Dolores	ROCES, Wenceslao
AUB, Max	KENT, Victoria	SALINAS DE MARICHAL, Solita
AYALA, Francisco	LARREA, Juan	SÁNCHEZ ALBORNOZ, Claudio
BERGAMIN, José	LEÓN, María Teresa	SÁNCHEZ ALBORNOZ, Nicolás
BLANCO AGUINAGA, Carlos	LLOPIS, Rodolfo	SÁNCHEZ VÁZQUEZ, Adolfo
CARRETERO, Anselmo	LLORENS, Vicente	SEGOVIA, Tomás
CARRILLO, Santiago	LOPEZ RAIMUNDO, Gregorio	SEMPRÚN, Jorge
CASARES, María	LUZURIAGA, Jorge	SENDER, Ramón J.
CASONA, Alejandro	MADARIAGA, Salvador de	TERRADELLAS, Josep
CHACEL, Rosa	MALDONADO, José	VALERA, Fernando
FERRATER MORA, José	MALLO, Maruja	XIRAU, Ramón
FLORES, Xavier	MARICHAL, Juan	ZAMBRANO, María
GARCÍA BACCA, Juan David	MONTSENY, Federica	
GARCÍA CALVO, Agustín	MUÑIZ-HUBERMAN, Angelina	
GAYA, Ramón		
GIRAL, Francisco		